

Jean Simard, le philosophe ethnologue

Jean Simard, ethnologist and philosopher

René Bouchard

Volume 16, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051329ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051329ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, R. (2018). Jean Simard, le philosophe ethnologue. *Rabaska*, 16, 135–183. <https://doi.org/10.7202/1051329ar>

Résumé de l'article

Engagé, en 1972, comme professeur au département d'histoire de l'Université Laval, Jean Simard y poursuivra une carrière fructueuse d'enseignement et de recherches, partagée en trois décennies d'activités axées sur de grandes enquêtes ethnographiques de terrain, sur la transmission des savoirs et savoir-faire par des formats autres que le livre, ainsi que sur le bilan des analyses scientifiques et des publications savantes. Un vaste cycle d'enquêtes systématiques (décennie 1970) mènera à la constitution de grands corpus ethnographiques portant sur l'inventaire de milliers d'artefacts et mentefacts tirés par Jean Simard de l'art et de la religion populaires. La décennie qui suit (1980) explorera de nouvelles approches de transmission des savoirs et savoir-faire, des années effervescentes, fébriles, caractérisées chez Jean Simard par la fièvre de communiquer au grand public des pans occultés et originaux de son patrimoine religieux, au moyen de séries radiophoniques, filmiques ou grâce à des expositions qui alerteront le grand public sur la déperdition de son grand héritage religieux. Le besoin se fait sentir enfin chez Jean Simard, dans la décennie 1990, de revenir à sa mission première d'être un marqueur scientifique de la culture québécoise. La publication de deux livres majeurs, *Les Arts sacrés au Québec* (1989) et *Le Québec pour terrain. Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux* (2004) rendront compte d'une trentaine d'années de recherches et de publications savantes qui vaudront à son auteur l'attribution par le gouvernement du Québec de la plus haute distinction dans le domaine du patrimoine, le Prix Gérard-Morisset 2017.

Portrait

Jean Simard

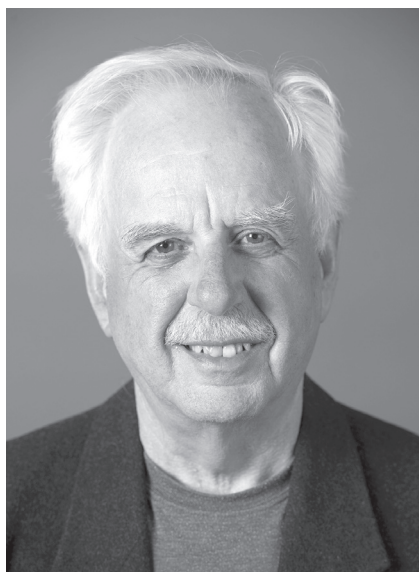
Le philosophe ethnologue

PRÉPARÉ PAR RENÉ BOUCHARD
Société québécoise d'ethnologie

Notice biographique

Quarante-cinq années de fidèle et profonde amitié nous lient, Jean Simard et moi. J'ai été mêlé de très près à sa vie, comme étudiant du jeune professeur qui amorçait son enseignement à l'Université Laval en 1972, et qui nous enflammait déjà par son goût des enquêtes de terrain et l'observation des comportements humains ; comme mentor qu'il devint ensuite pour ces jeunes assoiffés de culture matérielle que nous étions, en nous guidant dans les méandres de la connaissance ; et finalement, comme ami avec qui je partage aujourd'hui des souvenirs inoubliables, dont l'attribution du grand prix du Québec Gérard-Morisset 2017 en patrimoine, qui a couronné l'aboutissement de sa riche carrière.

Ces années 1970 ont été pour nous, ses étudiants, des années de réel bonheur. Inspirés par sa vision des choses, des bataillons de jeunes ethnologues se sont lancés avec ferveur dans l'aventure enivrante du terrain et des grands inventaires nationaux qu'il menait avec la complicité du ministère des Affaires culturelles. Combien de fois n'avons-nous pas battu, seuls ou en compagnie de collègues, les chemins des régions du Québec pour la cause patrimoniale, en quête de savoirs sur les croix de chemin, les artisans traditionnels, l'art populaire ? Nous étions heureux de nous lancer dans la découverte d'un univers où notre passion du patrimoine se conjugait à la nécessité pour Jean de bâtir un nouveau champ scientifique sur des données ethnographiques fiables. Notre fierté d'apporter notre



Jean Simard

Photo : Éric Labonté, 2017

contribution à l'édification de son œuvre se transformait souvent entre nous en émulation sur le terrain pour en rapporter le matériel le plus « juteux » possible ! Les enquêtes devenaient aisément des aventures fabuleuses au retour desquelles nous ramenions des trouvailles à nos yeux inestimables.

Je garde de cette période héroïque de ma jeunesse étudiante des souvenirs de retour épique de nos enquêtes vers Québec. Entre autres, ce jour où nous avons transporté dans notre voiture, Pierre Lessard et moi, un immense Christ d'au moins six pieds, sculpté par Pierre Bisson, de Saint-Léon-de-Standon. Nous avons logé tant bien que mal ce grand corps ligneux à l'arrière de notre petite voiture, en rabaissant tous les bancs et en relevant le hayon arrière au maximum de sa course, le corpus couché face au firmament, ses pieds quasi sous le menton du conducteur, ses deux bras dépassant de beaucoup à l'arrière la largeur du véhicule, comme pour mieux embrasser la plénitude du ciel et invoquer d'avance son pardon pour notre témérité à voyager en une compagnie certes très sanctifiante mais pour le moins hors de l'ordinaire ! Et de la campagne du comté de Dorchester, nous étions rentrés ainsi à Québec avec notre trésor de guerre, un vendredi après-midi, en pleine heure de trafic intense sur l'avenue Laurier, avec un beau chiffon rouge attaché aux bras de notre Christ par mesure de sécurité, pour l'offrir comme un tribut levé en signe de victoire à notre professeur bien aimé, mais un peu interloqué tout de même devant le butin jeté à ses pieds ! C'était pour Jean Simard, nous en étions parfaitement convaincus, un prix très mince à payer pour nous avoir entraînés sur le terrain de la religion populaire et nous y avoir laissé tomber « dedans », comme lui – en partie sans doute parce que nous en avions tous une connaissance innée, venue de nos enfances imprégnées par l'odeur des encens, l'or des tabernacles, la lueur des bougies votives, les chants du mois de Marie.

Comment ne pas dire aussi l'émoi profond des premières publications avec notre professeur ? Dans l'existence d'un jeune chercheur, existe-il une grâce plus pure que de recevoir entre ses mains, pour la première fois de sa vie, un volume avec son nom en page couverture soulignant son mérite ? Tous ceux qui ont eu cette chance inouïe de rencontrer un professeur qui les a pris sous son aile, leur a fait confiance, les a dirigés vers le dépassement de soi, savent que nous ne pourrons jamais assez le remercier, je crois, de nous avoir rendus meilleurs et fiers de notre contribution, si minime soit-elle, à l'avancement des connaissances. Jean Simard a été pour moi et pour beaucoup de mes collègues un maître de cette trempe, qui a porté à un niveau élevé d'exigence personnelle son rôle de guide et de mentor.

Au terme d'une série radiophonique sur la religion populaire des Québécois, diffusée par Radio-Canada en 1976, il n'avait pas hésité une

seule seconde à nous associer, Jocelyne Milot et moi, à la publication d'un ouvrage scientifique tiré d'archives essentielles de la religion traditionnelle. Nous nous étions lancés, avec quasiment la foi des néophytes, dans la réalisation de cette publication, Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois, restée encore chère à son cœur quelque quarante ans plus tard. Cette belle complicité allait nous conduire vers d'autres parutions de livres, notamment dans le domaine de l'art populaire. Mais je ne veux pas anticiper sur la suite des événements et je tâcherai plutôt, dans les pages qui viennent, de raconter, en les réduisant à l'essentiel, les péripéties d'un parcours partagé aussi par des collègues et amis qui lui sont attachés comme moi par une solide affection.

Quelques mots auparavant sur le choix du titre de ce portrait, « Jean Simard, le philosophe ethnologue ». Lors de mes premières enquêtes sous la direction de Jean Simard, j'avais été frappé dès l'abord par sa capacité de réfléchir sur les savoirs obtenus de nos informateurs que nous lui ramenions de nos excursions sur le terrain. Je sentais chez lui, mariée à l'objectivité et l'impartialité de l'ethnologue, une volonté déjà à l'œuvre pour s'ouvrir à l'enseignement de l'Autre, l'Enquêté, et à en tirer les premières leçons d'une « ethnologie du soi » respectueuse de ses semblables. Le germe du concept de recherche-action, qui traverse son œuvre scientifique de part en part, et qui l'amènera plus tard à définir celui-ci comme un engagement en faveur du « destin concret des personnes » (Fernand Dumont), prenait forme. Cette exigence morale s'aiguïsera et se renforcera, au cours du grand cycle de ses enquêtes ethnographiques, par l'observation intensive de sa propre société. Comme les prémices d'une éthique de l'action, sa réflexion le conduit à reconnaître très tôt aux enquêtés, à qui des savoirs sont tirés de leur for intérieur par les enquêteurs, qu'ils sont les véritables ayant droit de leur culture, les titulaires authentiques des droits d'auteur de leur vie. Persuadé qu'en ethnologie la personne n'est pas que le point de départ, mais aussi le point d'arrivée, c'est ma conviction intime que Jean Simard en tira des leçons qui lui auront permis d'agir et de vivre d'une autre façon. Son histoire de vie, racontée à sa manière, nous en tracera un portrait éloquent, mais, au préalable, quelques repères biographiques s'imposent.

Jean Simard naît le 6 janvier 1941 dans le quartier Limoilou, à Québec. Son père, François-Xavier Simard, venait de Sainte-Anne-de-Beaupré où il avait vu le jour en 1898 ; sa mère, Jeanne Lemieux, originaire de Saint-Vallier-de-Bellechasse, était née en 1903. Ils fondent ensemble une famille qui comptera cinq enfants, deux filles et trois garçons, poursuivant en cela, comme tous les Simard d'Amérique, la lignée de Noël Simard, dit Lombrette, qui s'était installé sur la Côte-de-Beaupré dès 1657. Puîné de

la famille, la vie du jeune Simard compte deux enfances heureuses, celle de Limoilou passée gaiement dans son quartier natal au fil du quotidien, et celle de la campagne vécue joyeusement à l'île d'Orléans pendant ses vacances estivales.

Son apprentissage scolaire, amorcé en 1946 sur les genoux paternels et marqué par des débuts prometteurs, connaîtra pourtant des hauts et des bas tout au long du primaire et du secondaire, et annoncera une période d'errance, entre 1947 et 1959, qui lui feront visiter une dizaine d'écoles, avant de se terminer par l'obtention d'un diplôme de douzième année, réussi brillamment. La voie de l'université s'ouvrira dès lors toute grande pour celui qui aspirait déjà à la connaissance de l'Homme à travers des études supérieures. Jean Simard enfilera donc en cascade toute une série de diplômes, baccalauréat en pédagogie (1962), puis en philosophie (1963) et en histoire (1964), licence ès lettres en histoire (1966) et diplôme de l'École normale supérieure (1966), qui paveront sa route jusqu'à l'obtention, en 1972, d'un doctorat en sciences historiques de l'Université de Strasbourg pour une thèse portant sur « Bérulle et l'iconographie dévote de l'École française (1629-1680) ».

De 1969 à 1971, il entame sa carrière professionnelle pour le compte de l'Institut national de la civilisation qui relevait du ministère des Affaires culturelles du Québec, à qui il consacre trois années intenses et stimulantes, toutes dédiées à l'indexation du Fonds Gérard-Morisset, mieux connu sous l'appellation d'« Inventaire des œuvres d'art ». À l'instigation de Luc Lacourcière et de Jean-Claude Dupont qui avait facilité son embauche à l'Institut, Jean Simard se voit offrir, en 1972, un poste de professeur au département d'histoire de l'Université Laval. Il y poursuivra une carrière fructueuse jusqu'à sa retraite en 2000, après 28 années d'enseignement et de recherches assidues, partagées en trois décennies d'activités axées sur de grandes enquêtes ethnographiques de terrain (décennie 1970), sur la transmission des savoirs et savoir-faire par des formats autres que le livre (décennie 1980), ainsi que sur le bilan des analyses scientifiques et des publications savantes (décennie 1990).

Formé à l'histoire de l'art français mais appelé très tôt à enseigner l'ethnologie du Québec, Jean Simard entreprend dès son entrée à l'Université de constituer des archives de l'art et de la religion populaires, ses domaines privilégiés d'enseignement et de recherches, selon le modèle mis en place par Luc Lacourcière aux Archives de folklore en matière de littérature orale. S'amorce alors un vaste cycle d'enquêtes systématiques (1972-1997) qui mèneront à la collecte savante de données ethnographiques laissées jusque-là pour compte le long des chemins, dans les couvents et les églises,

égrenées sur tout le territoire québécois. Ces corpus essentiels porteront sur l'inventaire de milliers d'artefacts et mentefacts tirés de l'imagerie religieuse populaire (1972), des calvaires et croix de chemin (1972-1977), de la statuaire de plâtre (1980), de l'art populaire (1977-1979), de l'histoire et de l'art religieux de l'Église catholique au Québec (1984), de l'art religieux des routes du Québec (1985-1991), ainsi que du patrimoine immatériel d'une communauté fondatrice du pays, les Augustines de la miséricorde de Jésus (1997). Cette période charnière des années 1970, débordant dans le temps un peu en amont, un peu en aval, aura permis la construction d'un champ scientifique ethnographique fondé sur des sources de terrain fiables.

La décennie qui suit (1980) sera consacrée par Jean Simard à explorer de nouvelles approches de transmission des savoirs et savoir-faire, reposant sur une pédagogie près des gens, autrement qu'au moyen du livre. Des années effervescentes, fébriles, caractérisées par la fièvre de communiquer au grand public des pans occultés et originaux de son patrimoine religieux, l'amèneront à livrer les connaissances acquises dans des séries radiophoniques avec le père Émile Legault (1976), filmiques avec son complice François Brault (1986) ou dans des expositions qui, à la manière d'un livre, alerteront le grand public sur la déperdition de son grand héritage religieux (1984). Engagé dans l'action, Jean Simard signera également des rapports ou livrera des réflexions portant sur la création de musées, qui entre autres pour un Musée des arts et traditions populaires à Trois-Rivières (1979), qui pour un Musée des religions à Nicolet (1983), qui pour un réseau des économusées sur le territoire du Québec (1986-1992).

Le besoin se fait sentir chez Jean Simard, dans la nouvelle décennie qui s'annonce (1990), de revenir à sa mission première d'être un marqueur scientifique de la culture québécoise. La publication de deux livres majeurs, Les Arts sacrés au Québec (1989) et Le Québec pour terrain. Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux (2004), ainsi que ses activités à la Société des Dix (1991-1999) rendront compte d'une trentaine d'années de recherches et de publications savantes. En filigrane de ces pages se dévoilent également les signes d'un acte de foi en faveur du bien commun. Sa participation aux travaux de la Commission des biens culturels (1990-2000), de la corporation Mission patrimoine religieux (1994-2000), de la Fondation internationale des économusées (1992-2000), de la corporation Philippe-Aubert-de-Gaspé à Saint-Jean-Port-Joli (2002-2005) témoigneront d'un engagement profond au service des siens, qui se continue encore aujourd'hui.

Jean Simard, tel qu'en son propos¹

I. L'enfance... de l'art

J'ai eu deux enfances

Je suis né le 6 janvier 1941, à Québec, dans le quartier Limoilou, dans le Vieux-Limoilou comme on dit aujourd'hui, au sein d'une famille de la classe moyenne. Nous étions cinq enfants : Louise, l'aînée, ensuite les jumeaux, Hélène et André, puis Pierre, et enfin moi. Mon père, François-Xavier Simard, venait de Sainte-Anne-de-Beaupré ; ma mère, Jeanne Lemieux, de Saint-Vallier-de-Bellechasse ; ils étaient donc géographiquement situés l'un vis-à-vis l'autre, à peu près, mais séparés par l'île d'Orléans. Et ils se sont rencontrés à Québec. Mon père était alors chambreur et il travaillait dans la basse-ville de Québec, à petit salaire. Ma mère l'a rencontré au hasard d'une visite à sa sœur. Mon père est né en 1898, ma mère, en 1903.



La famille Simard en 1941

La mère, Jeanne Lemieux, tenant dans ses bras le bébé Jean, le père, François-Xavier Simard, Louise l'aînée, les jumeaux André et Hélène, le jeune Pierre.

Source : Fonds Jean Simard

1. Le texte des propos qui suivent provient d'une longue entrevue de Jean Simard avec René Bouchard, d'environ six heures, enregistrée et filmée le 8 janvier 2018, au Musée de la mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli. Cet entretien visait à reconstituer le parcours de vie de Jean Simard, de sa naissance jusqu'à ses années de retraite, soit de 1941 à 2018. Un questionnaire ouvert, basé sur la chronologie des faits, a servi de fil conducteur à un dialogue qui a pris, au gré du moment, les chemins de traverse de la remémoration. Le texte de cette entrevue a été transcrit fidèlement par Christine Paré. Il rend compte avec exactitude des échanges captés lors de l'enregistrement et conservés dans les archives du Musée (enregistrement n° 2018-0001). À ce premier travail de transcription du mot à mot des échanges, s'est ajouté un examen attentif par l'auteur des propos enregistrés, nourris et enrichis également par la connaissance étendue de l'œuvre de Jean Simard, qui a validé le tout. Il en a résulté un séquençage de l'information qui permet une lecture cohérente et fluide du discours de l'enquêté, épuré notamment des questions de l'enquêteur, ainsi que des hésitations et redites inhérentes à toute conversation. Merci à Christine Paré pour sa collaboration tout aussi efficace qu'empresée, de même qu'à Judith Douville et Jean-Louis Chouinard pour leur accueil chaleureux et leur assistance amicale au Musée.

Ce quartier Limoilou où je suis né, c'est un quartier ouvrier, un quartier pauvre. Mon père était épicier et nous étions considérés parmi nos voisins et clients comme faisant partie de la bourgeoisie, parce que nous avions une épicerie, ce qui n'était pas faux. Nous habitions au 365 de la 8^e Avenue, près de l'église Saint-Charles. Au-dessus de l'épicerie, il y avait notre logement et, au-dessus encore, un logement en location. Derrière, des hangars pour stocker la marchandise. Très vite, la toiture de ces hangars est devenue pour nous, les enfants, notre terrain de jeu de prédilection. Et de là, nous pouvions voir l'arrière des immeubles d'appartements de la Grande-Allée.

Par dérision sans doute dans notre entourage, nous appelions « Grande-Allée » la 4^e Rue où s'alignait toute une rangée de logements de type social. Mon père disait : « Jean, va porter telle commande sur la Grande-Allée ». Je savais ce que ça voulait dire et je ne me rendais pas à la haute-ville. J'allais sur la 4^e Rue, à côté. La Grande-Allée, dans le fond, c'était un petit bout de la 4^e Rue, entre la 6^e et la 8^e Avenue, bordée de logements sociaux qu'on appelait « les blocs à Proteau », à cause de leur propriétaire, M. Proteau.



Le jeune Jean Simard devant l'épicerie de son père, en 1944

Source : Fonds Jean Simard

Je garde de mon enfance sur la 8^e Avenue, à Limoilou, comme tous les enfants, de très beaux souvenirs. D'abord, nous avions de bons parents, qui s'occupaient beaucoup de nous. Quand j'étais enfant – j'étais le bébé comme on disait couramment –, ma mère m'amenait par la main magasiner à Saint-Roch. Saint-Roch, c'était la rue Saint-Joseph. À pied, ça prenait peut-être une demi-heure. On traversait la Saint-Charles, sur le pont Dorchester, et puis on allait chez Paquet ou au Syndicat de Québec. Ma mère partait ainsi en mission pour habiller toute la famille et elle ramenait tous ses achats à la

maison. Le test de l'essayage passé, quand ce n'était pas le bon format, elle retournait porter le linge et elle ramenait des vêtements d'une taille plus grande ou plus petite. Le beau souvenir que je garde de ces promenades avec ma mère, c'est que, pour me récompenser de ma sagesse, elle m'amenait au restaurant d'une des grandes chaînes du coin, Woolworth ou Kresge. Et là, je mangeais avec elle et j'étais parfaitement heureux.

Comme tous les petits Québécois, on jouait bien sûr au hockey dans la rue, mais avec des pommes de route, c'est-à-dire des crottes de cheval. Nous appelions cela des « pommes de route », des crottes de cheval gelées qui avaient la forme de boulettes. Avec nos pommes de route et deux simples briques comme buts, nos parties n'en restaient pas moins intenses et enjouées ! Les ruelles de ma prime jeunesse retentissent encore dans mon esprit des échos de nos jeux bruyants.

Tous ces échos du passé me ramènent plus loin dans le temps. Nos parents nous ont toujours octroyé le privilège de passer nos étés à la campagne. Mon père louait une maison. D'abord à Saint-Vallier-de-Bellechasse, en 1941, 1942 et 1943 dont ma mémoire ne garde aucune image, puis à l'île d'Orléans. Un souvenir très précis me revient pourtant de cette tendre enfance. C'était en septembre 1944. J'avais fait une fugue. Une fugue ! Était-ce une fugue ? Ma mère m'a toujours dit que je m'ennuyais de la campagne, ce qui expliquerait peut-être mon escapade. Nous étions très libres à la maison et nous faisons ce que nous voulions. On partait, on revenait. Personne ne nous surveillait. C'était dans l'air du temps, une pratique courante. Je suis donc parti tout seul en longeant la 8^e Avenue, puis j'ai traversé le pont Samson qui conduisait jusqu'à la gare de chemin de fer. De l'autre côté du pont, se trouvaient les industries Morton, un chantier destiné à la construction et à l'équipement des navires d'escorte pour les convois maritimes de guerre. Un monsieur me voit arriver là. Un monsieur en bleu de travail, qui avait une moustache. Je me rappelle très bien son visage. Et un monsieur qui m'agrippe sans hésiter, sans doute parce qu'il s'était inquiété de voir surgir un petit garçon d'environ trois ans et demi, seul comme ça, sur le trottoir, quittant le pont Samson. Alors, tout de suite, il m'amène au bureau de la compagnie où trônait une secrétaire devant laquelle il m'assoit d'autorité. Je revois très bien le bureau de la secrétaire, le téléphone sur pied, avec un cornet pour écouter d'un seul côté. Cette dame a des lunettes et elle est bien mise. Elle me demande mon nom. Je lui dis mon nom. « Quel âge as-tu ? – Trois ans et demi. – Où est-ce que tu habites ? – J'habite sur la 8^e Avenue ». Je lui donne l'adresse, même le numéro de téléphone, et je lui dis que mon père est épicier. « Attends un petit peu, me dit-elle, j'ai un téléphone à faire. » Je ne me rends compte de rien. Puis là, pour m'amuser, et sans doute pour me faire plaisir, elle glisse

entre mes deux genoux, sur ma chaise, comme un cadeau, une pièce de deux sous, un sou noir, c'est-à-dire un sou de cuivre, comme une grande pièce d'un sou. J'étais content. Je pense que c'est pendant ce temps-là qu'elle a téléphoné chez nous. Quinze à vingt minutes après, je vois arriver mon père, avec son grand tablier blanc, roulant avec la bicyclette du commissionnaire de l'épicerie, équipée d'un grand panier devant, qui venait me chercher. Je garde le souvenir qu'en deux temps trois mouvements, il m'a alors assis sur la barre du bicycle et on est retourné tout droit à la maison. J'avais trois ans et demi.

J'ai eu comme cela deux enfances. L'enfance à Limoilou et l'enfance à la campagne. Dans le fond, l'enfance à Limoilou, évidemment, c'est l'école, c'est l'épicerie située au rez-de-chaussée, parce qu'on habitait juste en haut du même immeuble. Nous descendions à l'épicerie pour vaquer à toutes sortes de besognes : aller chercher les affaires que ma mère nous demandait, aller aider notre père, ou aller flâner... Il y avait l'espace principal du magasin et, derrière, logeait le fameux « back-store », là où étaient stockées la bière, l'huile à chauffage et, dans un grand baril, la tonne de mélasse. Les travailleurs qui venaient de recevoir leur paye aimaient se rassembler là. Comme ils ne pouvaient pas boire à la maison, leurs femmes le leur interdisant, les bonshommes venaient donc s'y asseoir pour boire leur grosse bière et retourner ensuite chez eux, à la maison. Mon père n'avait pas le droit de tolérer cet usage – c'était interdit –, mais ça se faisait couramment, un peu partout. Mais moi, j'aimais ça, j'en profitais pour jaser avec eux. Il y avait donc cet espace-là et, derrière, les hangars qui nous permettaient de voir l'arrière-cour de la Grande-Allée et les blocs à Proteau qui étaient bourrés d'enfants, la seule richesse de ces gens-là. C'était la vie à Limoilou, colorée comme ses défilés de la Fête-Dieu et ses parades de zouaves. Ah les zouaves ! C'était gros les zouaves, la grosse affaire de Québec ! Il y avait dans la paroisse Saint-Charles-de-Limoilou où nous habitons une filiale locale des zouaves de Québec, avec ses grands zouaves et ses petits zouaves. De temps en temps, durant l'année, les zouaves paraient, tout costumés, les baguettes tournant en l'air en cadence, au son entraînant des tambours et des tambourines, les bannières au vent et les enfants qui suivaient, en admiration ! Pas question pour nous de n'être pas dans la parade ! Comme on suivait le défilé de la Fête-Dieu, avec la même ferveur, même si le curé pouvait nous dire le lendemain, si par hasard nous avions manqué le train : « On vous a vus sur le bord du trottoir. Vous n'étiez pas dans le défilé ! »

Comme je l'ai évoqué, mes parents venaient de la campagne. Mon père, surtout lui, je pense, ne pouvait pas imaginer que sa famille et ses enfants passeraient l'été en ville. Pour lui, c'était inhumain. Carrément. Quand je suis né en 1941 – je suis tout petit, j'ai à peu près quatre ou cinq mois –, la



Jean Simard sur les toits des hangars de Limoilou, en 1945

Source : Fonds Jean Simard

famille se rendait l'été à Saint-Vallier-de-Bellechasse, à la Maison Mauffette que louait mon père. Une maison sur le bord de l'eau. Mais mes souvenirs d'enfance restent accrochés plutôt à l'île d'Orléans : à Saint-Laurent les étés de 1944, 1945 et 1947 – en 1946, mon père n'ayant pas trouvé à louer à la campagne, nous avons passé l'été en ville – puis à Sainte-Pétronille de 1948 à 1952, et de nouveau à Saint-Laurent, à partir de 1953, dans un chalet que mon père avait acheté et où j'ai passé les vacances jusqu'à mes 25 ans. À Sainte-Pétronille, nous habitons le Manoir Gourdeau. Nous résidions là pendant deux mois, en juillet et août. C'était le bonheur. Je me rappelle un moment très intense... J'étais en train de jouer au croquet. Je m'amusais tout seul. Puis, je me suis arrêté et j'ai regardé tout autour de moi. La pensée m'est venue tout d'un coup que je vivais le plus beau jour de ma vie. J'avais huit ou neuf ans, je voyais la campagne, Sainte-Pétronille... Seul sur le terrain de croquet, debout, j'apercevais la maison de Juliette Bérubé, en face de chez-nous, qui était une amie. Puis j'ai senti là tout cet été qui se préparait... Et je me suis dit : « Je ne serai jamais plus heureux que ça dans ma vie. » Et, en effet, je n'ai jamais été plus heureux qu'à ce moment-là. J'étais enfant. Je pense que tous les enfants sont heureux et, quand ils ne le sont pas, il faut vraiment que les adultes soient durs envers eux.

De 6 ans à 18 ans, j'ai fait dix écoles

J'ai commencé l'école à 6 ans, ou même un peu avant, je crois, parce que

mon père avait beaucoup d'ambition pour nous et il avait décidé de préparer ses enfants à l'école. Le soir, mon père épicier enlevait donc son tablier pour se transformer en professeur qui nous initiait à l'écriture, à la lecture... En ce qui me concerne, il a si bien réussi son programme que je n'ai jamais fait de première année !

En 1947, je suis entré directement en deuxième année à l'école du quartier, l'école Saint-Maurice, une école primaire pour les garçons dirigée par les Sœurs servantes du Saint-Cœur-de-Marie. Les autres enfants avaient bien fait une première année, mais c'était couci-couça comme apprentissage scolaire. J'étais le seul à savoir vraiment lire et écrire. Aussi je me suis reposé sur mes lauriers, ce qui ne m'a vraiment pas rendu service. Quand j'ai commencé l'année, j'étais bon premier, et quand je l'ai fini, bon dernier. Parce que je n'ai pas travaillé ! Tout était acquis pour moi. J'ai l'impression que ça ne m'a jamais aidé par la suite durant tout mon parcours jusqu'à l'âge de 18 ans, parce que j'ai vogué sur mes habiletés naturelles, mais sans réussir à compenser un retard que j'ai pris tôt et qui m'a toujours suivi !

De 6 ans à 18 ans, j'ai ainsi fait pas loin de dix écoles. Primaires et secondaires, dix écoles ! J'ai eu une scolarité « errante », allant d'une école à l'autre, sans trop de stabilité. Au primaire, et partie secondaire avec l'Externat classique Saint-Jean-Eudes, surtout dans le quartier Limoilou ; en dehors de Limoilou, au Juvénat de Sainte-Anne-de-Beaupré et au Collège de Lévis. J'ai également fait un séjour à l'école des religieuses de Saint-Joseph-de-Saint-Vallier, sur le chemin Sainte-Foy, qui m'a laissé une première impression de la haute-ville. La religieuse m'avait dit, – j'étais malcommode, je pense – : « Toi, là, si tu n'arrêtes pas, tu vas débouler d'où tu viens ». « Débouler », ça voulait dire retourner à la basse-ville, dans ton trou !

Il y a eu toutes ces écoles, à gauche et à droite. Mais il y en a une qui m'a particulièrement marqué, c'est le Juvénat de Sainte-Anne-de-Beaupré. C'est là que j'ai commencé mes éléments latins et mon cours classique, en 1953-1954. Et franchement, ç'a été ma meilleure année. J'ai aimé ça, j'ai aimé ça ! J'ai trouvé de très bons professeurs chez les pères rédemptoristes qui dirigeaient le juvénat. Nous avions, par exemple, des excursions de cueillette pour monter des herbiers. Nous allions aussi dans la montagne pour apprendre à connaître et distinguer les genres d'arbres, les espèces d'érables et de pins. Et puis, au retour de l'excursion – toujours un vendredi après-midi –, revenus au collège, nous faisions sécher nos plants, nos spécimens, et à la fin de l'année, on se retrouvait possesseur d'un magnifique herbier. Je garde de très beaux souvenirs de ces excursions, une belle activité physique. À l'automne, dans la montagne, on respirait un air de liberté et on était bien. C'est ça que j'aimais, à ce collège-là. Les professeurs s'occupaient de nous.

Ils innovaient. On faisait des combats de latin en classe. Le vocabulaire latin pour dire vrai, on s'entend, ça n'intéresse pas tout le monde ! Mais le combat, ça nous excitait ! L'émulation nous stimulait et nous forçait à nous dépasser. On apprenait, même à la récréation ! Et quand arrivait le temps du combat, on était fin prêt ! C'était à nos yeux des méthodes pédagogiques très séduisantes que je n'avais pas connues avant, en ville. Et là, en pleine campagne, à Sainte-Anne-de-Beaupré, on baignait dans l'innovation !

Mon père avait aussi pensé que ce serait une bonne idée de me mettre pensionnaire au juvénat. Il faisait confiance aux pères rédemptoristes qui étaient les pasteurs de sa paroisse. J'ai passé une année là comme pensionnaire, mais il y avait un aspect de cette vie que j'aimais moins, c'était la déchirure de devoir quitter ma famille. Je revenais en effet chez moi uniquement dans le temps des fêtes et à Pâques. Il y avait aussi d'autres contraintes à cette vie. Nous étions divisés en trois classes d'âge. Il y avait les petits, les moyens et les grands. Les petits n'avaient pas le droit d'adresser la parole aux moyens et encore moins aux grands. Si les moyens ou les grands – moi, j'étais un petit, j'étais en éléments latins – nous adressaient la parole, on avait alors le droit de leur répondre. Et, entre élèves, devant les professeurs, nous devions tous nous vouvoyer. Même entre petits. Inutile de dire qu'entre amis la pratique prenait le bord facilement. Mais j'ai bien réussi mon année, j'avais de très bonnes notes et j'étais fier de moi. J'ai compris cette année-là que je pouvais quand même obtenir de bonnes notes. À la fin de l'année toutefois, au mois de juin, le père directeur me fait venir à son bureau et il me dit : « Jean Simard, on a regardé un peu votre dossier et on a pensé que vous n'aviez pas la vocation. » Salut bonjour ! Je me suis retrouvé à la porte. J'avais 13 ans. Ça m'a peiné, parce que j'avais passé une très belle année. L'année suivante, mon père ne s'est pas découragé pour autant et il s'est sans doute dit : « Bien, c'est peut-être parce qu'il était pensionnaire que Jean a réussi. Alors mettons-le pensionnaire au Collège de Lévis. » Je suis entré au Collège de Lévis, en syntaxe. J'y ai passé une belle année aussi, même si je n'ai pas eu les résultats scolaires escomptés. Comme il n'y avait pas de place pour moi au pensionnat du Collège de Lévis, je me suis retrouvé pensionnaire plutôt au patro de Lévis. Les pères et frères de Saint-Vincent-de-Paul dirigeaient le patro. Je participais bien sûr aux activités de l'institution qui impliquaient à certains moments de s'habiller aux couleurs du patro, béret, cape, tout de blanc revêtu. Nous formions une petite armée qui se livrait à des exercices de marche en groupe au son de la musique, et à des compétitions entre patros, dans toutes sortes de domaines. J'ai bien aimé aussi cette année-là.



Jean Simard, en 1955
Source : Fonds Jean Simard

Un rêve : pilote sur le Saint-Laurent

À Lévis, j'ai quand même échoué mon année en syntaxe, que j'ai reprise l'année d'après à l'Externat classique Saint-Jean-Eudes. Je n'étais pas adapté à ce régime scolaire. Pourquoi ? Je n'en sais rien. C'est ainsi, toujours à Lévis, qu'à la fin de l'année, pendant que nous étions réunis pour la photo de classe et chantions quelque chose pour l'occasion, un de mes professeurs – il était officier dans l'armée – me dit : « Jean Simard, toi, c'est ton chant du cygne ! » J'ai répété : « Mon chant du cygne ? » Mais j'avais compris que je ne reviendrais pas à cause de mes notes qui n'étaient pas assez bonnes. Après Saint-Jean-Eudes, en 1956, j'ai donc quitté le cours classique. Le plus drôle, figurez-vous, c'est que les classes de méthode et de versification – qui suivent la syntaxe –, je les ai plus tard fréquentées, de 1964 à 1966, non pas en tant qu'élève mais plutôt comme enseignant à l'Institut Sainte-Marie de Saint-Anselme de Dorchester, pendant que je préparais la licence en histoire à l'Université Laval.

Et là, j'ai vagabondé à l'école publique. Je dis « vagabondé » parce qu'on ne savait pas trop où me mettre. En neuvième ? En dixième ? Puis j'ai décroché. Complètement. Et au bout de quelques mois, je suis allé travailler dans une pharmacie. Mon père m'avait dit : « Il faudrait que tu te trouves quand même un emploi. »

Mais j'entretenais un rêve que je caressais secrètement depuis longtemps dans ma tête. Un de mes cousins, Robert Gagné, était pilote sur le Saint-Laurent. J'avais dit alors à mon père : « J'aimerais devenir pilote sur le Saint-Laurent. ». Je rêvais vraiment d'être pilote parce qu'à mes yeux c'était

un métier noble. En outre, c'était un métier bien rémunéré. Avec l'aide de mon cousin, je m'informe, je me renseigne et j'apprends que, pour devenir pilote, il fallait accumuler un certain nombre d'années de marine au long cours. Et que, de plus, il fallait s'inscrire au bas d'une liste où j'occuperais le 325^e rang ! Il y avait trois régions de pilotage : Pointe-au-Père/Québec, Québec/Trois-Rivières et Trois-Rivières/Montréal. Je m'étais inscrit sans plus tarder aux trois endroits. Même s'il fallait compter un certain nombre d'heures de marine marchande au long cours – je ne me rappelle plus si ce n'était pas deux ou trois ans – et, si je me souviens bien, avoir acquis le grade de lieutenant, d'être au 325^e rang n'était pas trop pire, sachant qu'il fallait faire deux ou trois ans de marine pour attendre son tour. Mon cousin avait fait son apprentissage sur les bateaux de la Shell, de Portland, Maine, jusqu'à Caracas, Vénézuéla. Mon père, qui ne trouvait pas du tout cette idée à son goût, m'a joué un petit tour. Il a téléphoné à mon cousin Robert et lui a passé un message très clair : « Je ne veux pas ! » Et comme par hasard, les choses se sont mises à traîner en longueur.

Finalement, entretemps, je me trouve un emploi dans une pharmacie, sur la rue Saint-Joseph, à Québec. La pharmacie Couture. Mon frère André, l'aîné des garçons, était pharmacien. Je me suis dit : « Pourquoi ne pas aller travailler dans une pharmacie ? » Mais je n'avais pas l'idée de devenir pharmacien, parce qu'il fallait faire, évidemment, tout le curriculum nécessaire pour l'obtention du diplôme. J'ai travaillé là pendant deux ou trois mois, jusqu'au jour où j'ai connu une petite humiliation. Moi, je gagnais 40 \$ par semaine. Il y avait parmi nous un étudiant en pharmacie, Pierre Bissonnette, qui me dit un jour : « Pourquoi es-tu venu travailler ici ? » Je lui explique mon cheminement. Il me rétorque : « Il n'y a pas d'avenir pour toi, à faire ça, au salaire que tu gagnes ! » Je m'exclame : « Tu connais mon salaire ! – Bien oui, je connais ton salaire », me répond-il. « Tu gagnes 40 \$ par semaine. » Finalement, le choc passé d'apprendre qu'il savait combien je gagnais, j'ai décidé de quitter la pharmacie au bout de quelques semaines. J'avais 17 ans. Pierre Bissonnette m'avait aussi ébranlé en ajoutant : « Peut-être devrais-tu retourner à l'école. Penses-y comme il faut. » J'y ai pensé comme il faut et je suis allé cogner à la porte des Frères du Sacré-Cœur, à Saint-Fidèle, toujours dans le quartier Limoilou. Après avoir évalué mon dossier, ils m'ont mis en douzième année, soit la dernière année du secondaire. J'ai travaillé très fort – j'étais motivé – et j'ai terminé mon cours avec de bons résultats, à ma grande satisfaction. J'ai une belle photo de moi avec la toge et le sourire du vainqueur, à la fin de la douzième année. C'était en 1959 et j'avais 18 ans. Et puis là, c'est parti ! J'avais trouvé ma voie...



Jean Simard, diplômé de 12^e année, 1959

Source : Fonds Jean Simard

II. J'avais trouvé ma voie

Dans ces années-là, réussir un cours classique équivalait à un laissez-passer pour toutes les facultés universitaires. Mais après un cours secondaire public, même bardé du diplôme de celui qu'on appelait « le cours primaire supérieur », les seules portes qui s'ouvraient se limitaient à celles de la Faculté de commerce ou d'administration, des sciences et de l'École de pédagogie. Comme perspective, des carrières dans l'administration, les sciences ou l'enseignement. J'ai plutôt opté pour la Faculté de commerce (1960), parce qu'elle offrait une sorte d'année pré-universitaire qui pouvait donner accès à d'autres facultés. J'ai donc passé à travers cette année-là avec, à mon menu, des cours de philo, de sciences, de statistiques. J'ai finalement obtenu de bons résultats qui m'ont permis d'entrer à l'École de pédagogie de l'Université Laval, où j'ai obtenu un bac en pédagogie ainsi qu'un brevet d'enseignement classe « A » du Québec (1962).

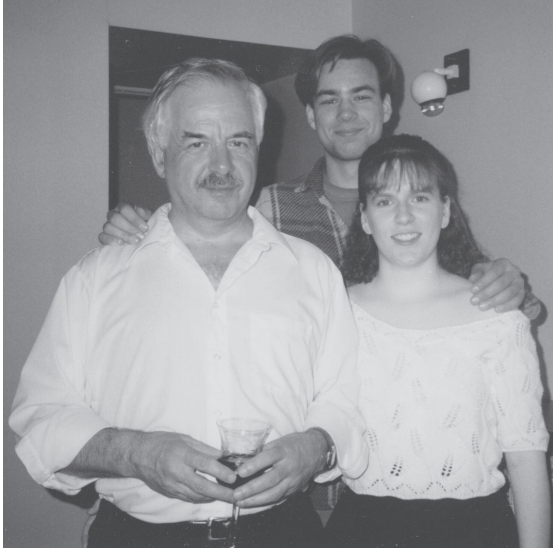
Après ma formation en pédagogie, j'ai eu le goût de m'éloigner de Québec et je suis allé faire un baccalauréat en philosophie à l'Université de Montréal (1962-1963). Pourquoi Montréal ? Parce que ça me permettait d'aller voir ailleurs si j'y étais, comme on dit couramment. Ça me plaisait de partir de la maison – j'avais 21 ans – et de sortir de mon milieu. Et pourquoi je ne suis pas allé en philosophie à l'Université Laval ? Parce que la faculté de Laval enseignait la philosophie comme « ancilla theologiae » ou servante de la théologie. La faculté de Laval était réputée pour être une faculté

thomiste, classique, dans la ligne des De Koninck, tandis qu'à l'Université de Montréal, l'histoire de la philosophie était à la mode. Je m'intéressais en particulier à Descartes, à sa personnalité, à sa méthode. J'avais lu le *Discours de la méthode*. J'ai toujours été très attiré par l'observation, ce qui m'amènera beaucoup plus tard à considérer l'activité de terrain comme une démarche fondamentale pour la connaissance de l'homme et des comportements humains. Après cette année de philosophie, je suis revenu à Québec pour m'inscrire à la Faculté des lettres où j'ai étudié de 1963 à 1966 pour l'obtention d'une licence ès lettres en histoire. Ma formation principale portait sur l'histoire, mais j'ai aussi obtenu un certificat en géographie. Mes maîtres s'appelaient Marcel Trudel, Jean Hamelin, Claude Galarneau en histoire ; Jacques Rousseau et Louis-Edmond Hamelin en géographie.

L'enseignement de Louis-Edmond Hamelin m'avait laissé une impression durable. Il amenait ses classes sur le terrain pour faire ce qu'il appelait des « excursions géographiques ». Nous nous sommes retrouvés un jour à escalader ainsi les côtes de la chute Montmorency, dans des conditions assez épiques, pour ne pas dire pénibles et même téméraires. Toute la classe devait monter la colline, jusqu'en haut de la chute ! Parmi nous – on était tous des jeunes –, il y avait une dame un peu plus âgée. Elle avait peut-être 40 ans et elle était grassouillette. Inutile de dire qu'il s'agissait d'un défi de taille pour elle. Si on ne l'avait pas aidée à grimper, comme on pouvait, en s'accrochant aux racines des cèdres et des sapins de la montée, je ne suis pas sûr qu'elle y serait parvenue. Toute une équipée mémorable, à plus d'un titre évidemment, mais qui reste somme toute un beau souvenir. Ce modèle m'a inspiré et j'ai reproduit ces excursions ainsi que ces sorties sur le terrain, quand je suis devenu professeur en ethnologie. Le modèle d'Hamelin m'a permis de concevoir plus tard ce que j'appellerai des « pratiques ethnologiques », c'est-à-dire des excursions de groupe pour apprendre à regarder, apprendre à écouter les gens que nous rencontrons, apprendre à lire les lieux que nous visitons.

Aux sources de l'art québécois

Je suis étudiant en lettres quand je rencontre Céline Hudon en 1963. Céline vient de Rimouski et elle étudie en littérature, en linguistique plus précisément, à la même faculté que moi. Elle commence, en 1964, son doctorat en linguistique avec Georges Straka, à Strasbourg, en France. Elle revient en 1965. On se marie cette année-là à la cathédrale de Rimouski. Nous aurons deux beaux enfants, Geneviève en 1971 et Martin en 1974, et quatre petits-enfants tout aussi beaux. Geneviève fera un bac en psychologie à l'UQTR, puis une maîtrise en sexologie à l'UQAM. En 2002 et 2005 respectivement, elle donnera naissance à deux garçons, François et



Jean, Martin et Geneviève Simard, 1996

Source : Fonds Jean Simard

Gabriel. Elle fait carrière dans la fonction publique québécoise. Martin fera pour sa part bac et maîtrise en biologie à l'Université Laval et doctorat aux États-Unis, à l'Université du Wisconsin, située à Madison. Il aura également deux fils, en 2004 et 2009, Zachary et Raphaël. Martin est professeur au département de géographie de l'Université Laval.

Je termine mes études à la Faculté des lettres en 1966. Je propose à Céline de l'accompagner à Strasbourg où j'irais également faire mon doctorat. Je vois alors dans la documentation que je consulte le nom de Louis Grodecki, professeur renommé à Strasbourg, qui pourrait être mon directeur en histoire de l'art. J'entreprends mes démarches à cet effet et j'obtiens l'une des premières bourses de doctorat du ministère de l'Éducation, pour laquelle j'avais sollicité et obtenu l'appui de Gérard Morisset. En 1966, dans le cadre de ma licence en histoire, j'avais suivi des cours d'histoire de l'art avec lui et cette matière m'attirait beaucoup.

Mon choix d'étude s'est donc porté sur ce domaine, l'exemple de Morisset m'incitant à vouloir entreprendre une carrière en histoire de l'art québécois. Mon plan, c'était d'étudier en France les sources iconographiques de l'art québécois, notamment l'imagerie religieuse du XVII^e siècle. J'avais l'idée que le XVII^e siècle m'amènerait à l'art de la Nouvelle-France. En approfondissant mon sujet, j'en suis arrivé à circonscrire mon objet d'étude autour de l'École française et de son fondateur, Pierre de Bérulle. C'est qu'au fond, la famille spirituelle et intellectuelle de Pierre de Bérulle, qui fut cardinal de France à l'époque de la contre-réforme, rassemble autour de

lui des disciples parmi lesquels il y a eu Jean-Jacques Olier. Jean-Jacques Olier, c'est le fondateur de Saint-Sulpice et des Sulpiciens, qui ont été les créateurs de Ville-Marie et seigneurs de Montréal. Il y eut aussi saint Jean Eudes et les Eudistes, disciples également de Pierre de Bérulle, qui n'ont pas été présents à l'époque de la Nouvelle-France, mais qui sont arrivés au Québec à la fin du XIX^e siècle. Ils ont été des missionnaires importants sur la côte nord du Saint-Laurent. Ils ont fondé le Collège classique de Limoilou, ils ont été en Acadie, au Collège Sainte-Anne en particulier. Les Eudistes ont eu ainsi une présence significative chez nous. Puis il y a eu également dans la famille bérullienne les Carmélites, même si cet ordre n'a pas joué de rôle majeur dans l'histoire québécoise. Tout ce courant spirituel m'amenait aux sources de l'imagerie et de l'art de la Nouvelle-France.

Je propose donc ce sujet à Louis Grodecki. Spécialiste du moyen âge, il connaissait très bien l'art français en général. Il m'a accepté, je dirais peut-être pour me rendre service. Il avait compris que je voulais relier mes travaux à l'histoire de ma patrie d'origine, au début de l'art en Nouvelle-France. Je pense que j'étais le seul à l'époque à vouloir mieux cerner les sources de l'art ancien du Québec et à remonter aussi loin dans le temps. L'art religieux du XVII^e siècle, personne chez nous, à ma connaissance, ne s'occupait d'étudier cette matière en 1966. Il y a bien eu le livre admirable de François-Marc Gagnon, *La Conversion par l'image. Un aspect de la mission des Jésuites auprès des Indiens du Canada au XVII^e siècle*, publié chez Bellarmin en 1975. Son manuscrit lui avait valu, dès 1972, le prix Sainte-Marie en histoire, décerné par le gouvernement ontarien. L'art québécois me fascinait donc et je m'y intéressais depuis belle lurette. Une anecdote illustrera mon propos.

L'été de mes 17 ans, en 1958, j'avais été recruté pour la saison estivale comme gardien au « Musée de la province », comme on l'appelait à cette époque, aujourd'hui le Musée national des beaux-arts du Québec. C'est cet été-là que j'ai rencontré M. Morisset pour la première fois. J'avais été embauché pour accueillir les visiteurs à la grande porte. Je le voyais circuler, monsieur Morisset, de son bureau aux salles d'exposition ; il marchait très vite quand il allait parler à son personnel. J'avais été favorablement impressionné par le personnage, à un point tel que je me dirais des années plus tard : « Moi, j'aimerais aussi faire une carrière en histoire de l'art québécois, telle que Morisset l'a faite, mais comme enseignant. » Toujours est-il que j'ai profité de ce musée pendant tout l'été. Je l'ai visité pratiquement de fond en comble, j'ai vu les œuvres d'art, j'ai vu les expositions. Sans oublier les archives. J'ai côtoyé les archivistes, et puis Morisset, et fréquenté les peintures, et les sculptures. Je lisais et je voyais les tableaux. J'ai gardé un



Vue sur l'été 1945

Les Plaines d'Abraham et le Musée du Québec ont toujours été des destinations de choix pour la famille Simard
Source : Fonds Jean Simard

attachement profond pour cet été-là. À 17 ans, c'était mon premier contact avec l'art. L'art du Québec et l'art religieux. Si j'ai choisi l'art religieux pour sujet d'étude, c'est qu'en réfléchissant beaucoup plus tard à cette question et en soupesant tous ces souvenirs, je m'étais dit : « Je suis né là-dedans. » Tombé dedans, comme dit Obélix, en parlant de la potion. C'était tout naturel pour moi de m'intéresser à l'art religieux, parce que j'avais déjà la conviction d'en avoir une connaissance intime. J'avais même fréquenté un juvénat, figurez-vous ! Je connaissais bien l'histoire chrétienne. D'autant que l'art québécois, à ses origines, était essentiellement religieux. Alors, je m'étais dit : « Voilà, je m'en vais dans le domaine de l'art religieux du XVII^e siècle, c'est ça qui m'intéresse. »

Mes débuts à l'Université Laval

Mon premier boulot, de retour au Québec, après mes études doctorales, a consisté à indexer le fonds Gérard-Morisset, ce qui me plaisait beaucoup parce que je retrouvais mes intérêts pour l'histoire de l'art dans ce mandat-là. Il fallait indexer le fonds Gérard-Morisset, mieux connu sous son appellation d'« Inventaire des œuvres d'art », une documentation recueillie et amassée sur le terrain par M. Morisset entre 1937 et 1969. Je m'y suis attelé pendant trois ans, de 1969 à 1971. Nous étions installés à l'Université Laval – parce que c'était un projet patronné par Jean-Claude Dupont, auquel j'ai été par la suite associé comme directeur de projet. En collaboration avec Jean-Claude et André Barbeau, j'ai publié un volumineux rapport sur ce fonds, *Ethnologie*,

œuvres d'arts et métiers du Québec (1974)².

Gérard Morisset s'était penché beaucoup sur l'artisanat, les artisans, les métiers artisanaux, l'orfèvrerie, la lutherie, sur toutes sortes de métiers. Notaire de profession, Morisset était un bon chercheur qui accompagnait ses photographies de beaucoup de sources archivistiques. Il décrivait bien les œuvres. Il avait constitué de bonnes archives sur l'art québécois, de la Nouvelle-France jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Après cette période, pour employer cette image, M. Morisset levait le nez sur ce qui ne venait pas de la France, comme beaucoup de ses contemporains d'ailleurs. Ce qui émergeait à toute autre forme d'art, il appelait ça de « l'art archéologique », du « néo », du « néo-gothique », du « néo-ceci », du « néo-cela ». Pour lui, le gothique, au XIX^e siècle, c'était du néo-gothique à cause de l'influence britannique. Son inventaire, dans le fond, couvre donc essentiellement la période des origines de la Nouvelle-France jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Mais « traverser » ce fonds, c'était rêvé pour moi, parce que j'atteignais enfin le but que je m'étais fixé en indexant la documentation de Morisset : avoir accès au seul inventaire, au seul corpus d'archives sur l'art de la Nouvelle-France et du Régime français. C'était du gâteau pour moi que d'explorer à fond cette mine documentaire. J'ai fait ça pendant trois ans tout en terminant ma thèse à la maison, que je suis allé soutenir à Strasbourg en 1972.

Et j'ai obtenu alors mon premier poste universitaire : je suis entré à l'emploi de l'Université Laval, en 1972, comme professeur adjoint. Jean-Claude Dupont enseignait déjà à l'Université Laval et, en même temps, il était directeur technique de l'Institut national de la civilisation, organisme du ministère des Affaires culturelles du Québec qui hébergeait le fonds Morisset et m'employait à titre de professionnel. Il avait facilité mon embauche au ministère pour me permettre d'indexer le fonds Morisset, mais il n'arrêtait pas de me dire : « On aimerait ça que tu deviennes professeur à l'Université Laval, dans le champ de l'art populaire. »

Pour bien comprendre le lien entre mes travaux de recherche sur l'art religieux du Québec et l'art populaire, il me faut remonter à ma rencontre avec Luc Lacourcière, en 1967, alors qu'il était professeur invité à l'Université de Strasbourg. Céline, ma femme, l'avait eu comme professeur de littérature canadienne à Laval. Il nous apparaissait tout naturel d'inviter M. Lacourcière à notre appartement pour partager un repas. Une photo de ce souper a paru d'ailleurs dans les *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière* (1978) qui nous montre ensemble à cette occasion, M. Lacourcière, moi et un deuxième invité, Normand Beauchemin, doctorant en linguistique à

2. Les références bibliographiques complètes des ouvrages de Jean Simard cités dans ce texte figurent à la fin de ce portrait. Pour consulter sa bibliographie exhaustive, on pourra se référer à celle que fait paraître sur son site internet la Société québécoise d'ethnologie : <https://ethnologiequebec.org>.

Strasbourg. Je lui ai expliqué, au cours du repas, ce que je faisais, mon intérêt pour l'iconographie savante de l'art québécois et pour ses sources puisées dans l'École française de son fondateur, le cardinal de Bérulle. C'est là que M. Lacourcière m'invite à visiter le Musée international de l'imagerie à Épinal, dans la province voisine de Lorraine. Je m'y suis rendu et j'ai découvert un pan de l'imagerie populaire française qui m'a renvoyé *de facto* à l'imagerie religieuse consommée par tous les Québécois.

Il était convenu que j'étais embauché à Laval pour m'occuper de l'art populaire, domaine complémentaire à celui de Jean-Claude Dupont, en culture matérielle. Parce que les professeurs d'université sont assez libres de modeler leur champ de recherche et d'enseignement tel qu'ils le désirent, j'ai pu développer le champ qu'on m'assignait en y ajoutant les dimensions qui m'étaient propres. Par association d'idées et par jongleries, la religion populaire s'est mixée à l'art populaire, puis s'est transformée en art religieux populaire. Finalement j'ai intitulé ça « Art et religion populaires », deux entités qui sont devenues au cours des années mes champs de recherche et d'enseignement de prédilection.

III. Se former à l'ethnographie

Dès le départ à l'Université Laval, mon objectif a été de développer un champ qui était encore vierge. Dans le domaine de l'art populaire, à ce que je sache, il n'y avait personne qui avait vraiment abordé cette matière. Et je me suis orienté tout de suite vers le terrain. Il fallait créer des archives, comme il y en avait pour la littérature orale. Il fallait en créer pour la culture matérielle, pour l'art populaire et pour la religion populaire. Et j'ai eu beaucoup de chance parce que, très tôt, j'ai pu signer des ententes contractuelles, notamment avec le ministère des Affaires culturelles du Québec qui amorçait alors une période de grands inventaires, entre autres sous l'impulsion dynamique de Michel Cauchon et de Bernard Genest. Pendant ce temps, je m'initiais à l'ethnographie québécoise, parce que c'était un nouveau champ pour moi. J'étais formé à l'histoire de l'art français ; et là, on m'engage pour enseigner l'ethnographie québécoise. Alors j'ai plongé dans cette discipline en faisant du terrain. Pas seul, avec les étudiants. Quand les professeurs disent souvent : « Je dois beaucoup aux étudiants autant qu'ils me doivent », c'était aussi vrai dans mon cas. Intéressés par le domaine, entreprenants, faisant preuve d'esprit d'initiative, mes étudiants ont été une source d'inspiration et de motivation, en particulier dans la décennie de la constitution des grands corpus ethnographiques que j'ai pu accumuler avec leur aide au fil du temps, notamment au cours des années 1972 à 1997. Ces fonds d'enquêtes sont aujourd'hui déposés aux Archives de folklore de l'Université Laval.

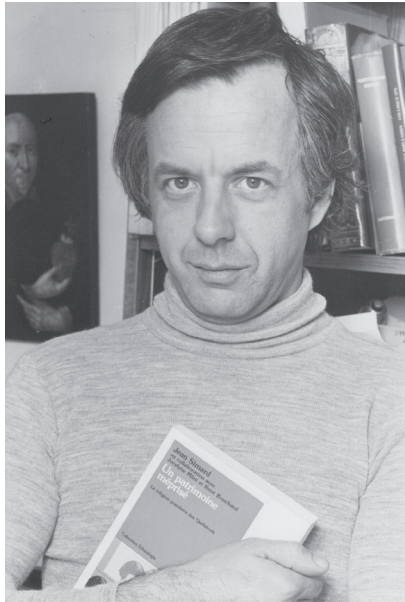
Quand je dresse le bilan de la constitution de tous ces corpus, je me suis toujours plu à dire que la décennie 1970, dans ma carrière, équivalait à la décennie des collectes, à la phase intensive des grandes enquêtes ethnographiques de terrain. Une période charnière, débordant bien sûr dans le temps un peu en amont, un peu en aval, qui annonce le début de quelque chose sans prédire sa fin. Mais une période toute concentrée quand même sur un seul objectif scientifique de fond : bâtir nos domaines à l'Université Laval, créer des archives de l'art et de la religion populaires qui n'existaient pas à l'époque. Il a fallu que je me forme à une ethnographie rigoureuse de terrain pour être capable de construire une ethnologie digne de ce nom sur le plan scientifique, quand viendra plus tard le temps des analyses approfondies et des publications savantes. Bref, la décennie 1970 a été consacrée à la construction d'un champ ethnographique fondé sur des sources de terrain fiables.

Imagerie populaire

Je me suis donc lancé éperdument dans l'enquête de terrain. Le premier corpus de documents que j'ai pu rassembler assez rapidement, « Imagerie, statuaire et religion populaire », est constitué d'entrevues sur cassettes sonores, enregistrées en 1972, auprès de personnes qui s'intéressaient aux collections d'images religieuses. Les informatrices sont, entre autres, sœur Marcelle Boucher, archiviste chez les sœurs Ursulines de Québec, sœur Lucie Vachon, de l'Hôpital général de Québec, Jeanne Larouche-Villeneuve, collectionneuse. Environ 35 000 images pieuses mobiles, 25 000 médailles, des brochures et des petits livres de piété portant sur les dévotions, l'essai et la vocation religieuse, la messe, les sacrements et d'autres objets tels des chapelets, des croix, des scapulaires, des pièces confectionnées avec des palmes de rameaux ou des cheveux, ont ainsi été recueillis par plus de vingt collaborateurs et collaboratrices. Au tournant des années 1960, qui ont vu la création du ministère de l'Éducation au Québec (1964), beaucoup de choses ont été considérées comme vétustes dans le système scolaire, notamment des collections d'artefacts venant des couvents, des collèges, des écoles, dont ces petites images de piété et ces médailles. Ces informateurs, en particulier le couple Larouche-Villeneuve, des libraires de la 3^e Avenue à Limoilou, avaient acquis les pièces de leur collection d'institutions qui s'étaient débarrassées de leur vieux fonds de commerce.

Et puis, à un moment donné, ces collectionneurs, ne sachant plus trop quoi faire avec tout ce matériel amassé au cours des ans, notamment madame Villeneuve, ont communiqué avec l'Université Laval. Et là, Jean Hamelin, le directeur du département d'histoire, m'avait dit : « Si tu veux développer

des thèses de maîtrise et de doctorat dans le champ de la religion populaire, le département pourrait acquérir le fonds Larouche-Villeneuve ». Et c'est ainsi que le département avait acheté la collection Larouche-Villeneuve, laquelle a été léguée par la suite aux Archives de folklore. Cette activité de terrain a débouché sur des cours autant que sur des publications, notamment le livre de Pierre Lessard, mon étudiant à la maîtrise, sur les petites images dévotes³. Ou encore ce beau petit livre que j'ai publié sur la religion populaire, *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*, écrit en collaboration avec Jocelyne Milot et René Bouchard (1979), qui n'a pas vieilli, abondamment illustré à partir du matériel du Fonds Larouche-Villeneuve, et que Pietro Boglioni a qualifié de « petit manuel de la religion traditionnelle des Québécois ».

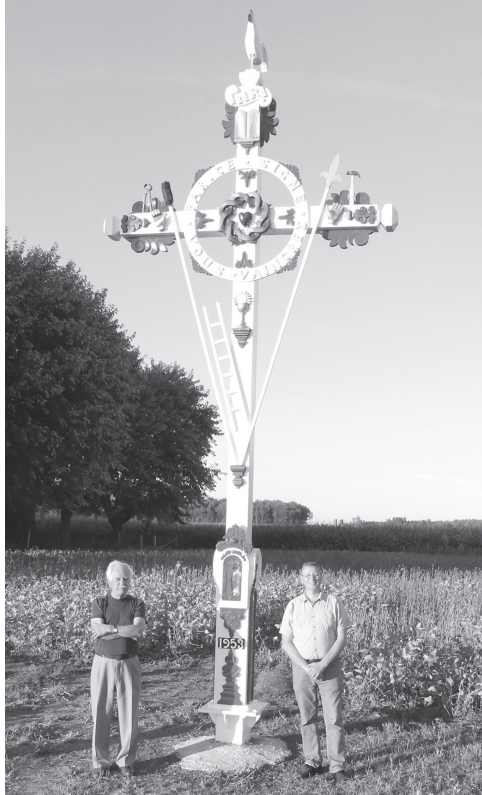


Jean Simard en 1979 tenant son livre *Un Patrimoine méprisé*
qualifié de « petit manuel de la religion traditionnelle des Québécois »
Source : Fonds Jean Simard

Calvaires et croix de chemin

De 1972 à 1977, en fait, dès mon entrée en fonction à Laval, je m'intéresse également de très près aux calvaires et aux croix de chemin. C'est un phénomène tellement québécois, tellement répandu ! On les connaissait les croix de chemin, mais on ne les voyait plus ! Et pour les étudier

3. Pierre Lessard, *Les Petites Images dévotes : leur utilisation traditionnelle au Québec*, PUL, « Ethnologie de l'Amérique française », 1981, vii-175 p.



**Jean Simard en compagnie de Robert Bourgeois
devant une croix de Nérée Allard**

Cette croix, restaurée par Robert Bourgeois, a été fabriquée en 1953
et érigée dans le rang Kempt, à Saint-Alexandre en Montérégie
Photo : Merlin Acomb, 2013

plus à fond, il fallait d'abord les dénombrer et les caractériser, puis les décrire et les photographier. Les enquêtes ont commencé en 1972, grâce à une première subvention du Conseil des arts du Canada. Dès l'année suivante, c'est le ministère des Affaires culturelles qui prend le relais en finançant plusieurs campagnes d'inventaires exhaustifs sur tout le territoire québécois. Cet inventaire des croix de chemin, qui constituera un deuxième corpus très riche, dure de 1972 à 1977. Cette phase de collecte conduit douze ethnologues, dont René Bouchard, Paul Carpentier, Louise Décarie, Bernard Genest, Pierre Lessard, André Proulx et j'en passe, à dénombrer et à recenser systématiquement, *in situ*, les 2 863 calvaires et croix de chemin du Québec. Cinq ans d'enquêtes sur le terrain qui auront alimenté également d'importants travaux, rapports, études et articles traitant du phénomène en général. Et qui auront surtout permis, en particulier, de recommander le



Robert Bourgeois restaurant la croix de Nérée Allard

Photo : Christian Poupart, 2013

classement et la protection par l'État d'un trésor national de 25 calvaires, dont les plus anciens remontent à 1820 (Jean Simard et Jocelyne Milot, *Les Croix de chemin du Québec*, 1994).

La statuaire de plâtre

Le troisième corpus est dû à l'initiative privée d'un de mes étudiants, Léopold Désy, décédé aujourd'hui. Léopold avait publié un livre avec John Porter sur les calvaires et croix de chemin du Québec⁴. Léopold vient donc me voir un jour et il me dit : « J'aurais l'occasion d'acheter un fonds de statuaire de plâtre. Il y a un atelier de statuaire de plâtre dans le quartier Limoilou. » Le fonds Roger-Prévost, le fils d'Adélarde Prévost (1890-1959), qui avait créé un atelier de statuaire de plâtre sous la raison sociale Ad. Prévost Inc., dans le sillage de l'entreprise familiale spécialisée depuis 1867 dans la statuaire religieuse, la Maison Prévost et Frère, le frère en question étant Alyre Prévost (1881-1937). Alors, Léopold et moi, avec de l'argent personnel, on acquiert en 1980 ce fonds-là, qui avait fermé ses livres en 1968. J'embauche en outre, toujours à partir de fonds personnels, deux ou trois étudiants pour documenter le corpus – on l'estimait à quelque 700 statues et 500 moules –,

4. John R. Porter et Léopold Désy, *Calvaires et croix de chemin du Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec : ethnologie québécoise », 1973, 145 p.

classer l'ensemble, rédiger des fiches sur toutes les statues et les moules qui avaient servi à les reproduire. Et, de plus, on produit sur le sujet, Léopold et moi, tout en en signant le scénario et le texte, un documentaire intitulé *Roger Prévost, statuaire*⁵, qui mettait en scène Roger Prévost fabriquant une statue à partir d'un moule. Le film a été réalisé en 1981 par le Service audiovisuel de l'Université Laval. Finalement, nous avons légué une sélection de ce corpus (217 statues, reliefs et pièces détachées) au Musée de la civilisation en 1989.

Quand on a acquis le fonds et visité l'atelier, situé à l'angle de la 8^e Avenue et de la 2^e Rue, à Québec, des centaines de statues, toutes colorées, montaient la garde, prêtes à être livrées, alors que s'alignaient près d'elles d'autres statues, blanches celles-là, d'autres encore auxquelles il manquait des membres, et ainsi de suite. Toute une famille céleste, ornant les églises catholiques depuis 1870, nous tendait les bras ! Mais c'était devenu un fonds d'atelier gelé, comme si le temps s'était arrêté d'un coup ! On a transporté tout ça à Saint-Antoine-de-Tilly, à la maison de Léopold, dans un vaste bâtiment où on a logé le fonds pendant quelques années, le temps de le traiter. Léopold voulait faire son doctorat en étudiant ce corpus. Mais la maladie l'a emporté trop vite. Il est arrivé un jour chez moi, avec son auto. J'habitais à ce moment-là sur la rue de l'Alverne, à Québec. Il a ouvert le coffre de sa voiture et m'a dit en désignant deux caisses : « Jean, prends ça, c'est mon héritage, parce que j'ai le cancer ». Deux caisses qui renfermaient toutes ses notes de recherche et ses archives personnelles, que j'ai déposées à mon tour aux Archives de folklore, en souhaitant que quelqu'un s'y intéresse un jour.

Depuis ce temps-là, il y a en effet un regain d'intérêt pour la statuaire de plâtre. Deux expositions se sont tenues sur ce thème dans Grondines-Deschambault, il y a quelque temps. Par ailleurs, un artiste a acheté une église au sud de Montmagny, à Notre-Dame-du-Rosaire, pour loger sa collection. Il avait acquis déjà des centaines de statues de plâtre qu'il a pu toutes entreposer dans son église, que j'ai visitée l'automne dernier. Il y a enfin un livre qui est paru récemment sur le patrimoine religieux, qui traite également de la statuaire de plâtre⁶ et qui laisse présager un retour de curiosité scientifique sur cette pratique artistique. Pour nous ethnologues, comprendre, au-delà de l'anecdote, pourquoi Barbeau dans son temps et Jean-Marie Gauvreau par la suite ont tellement anathématisé la statue de plâtre, en interdisant aux sculpteurs de peindre leurs statues de bois pour leur éviter toute ressemblance avec celles-ci, réserverait beaucoup de surprises dans l'étude des mentalités et l'évolution des codes esthétiques.

5. Michel Giguère, *Roger Prévost, statuaire*, coproduction Service de l'audiovisuel et CÉLAT, Université Laval, 1981, 20 minutes.

6. Édith Prégent, *Préservation des objets religieux. La statuaire religieuse en plâtre du Québec*, PUQ, 2016, 142 p.



Quelques statues représentatives du fonds Roger-Prévost, 1980

Source : Fonds Jean Simard

Pour passer le temps

L'art populaire, comme notion spécifique et domaine d'étude, n'avait pas fait l'objet d'enquêtes de terrain approfondies quand j'ai commencé à en défricher les pourtours en 1977. Gauvreau en 1940 et Barbeau en 1942 avaient bien publié *Artisans du Québec* et *Maîtres artisans de chez nous*, mais ça s'arrêtait pratiquement là. Avec l'aide précieuse d'une importante équipe, pour la plupart des étudiants de 2^e et 3^e cycles, nous avons procédé à une vaste enquête ethnographique qui a duré trois ans et qui a permis d'inventorier, entre 1977 et 1979, 350 artistes populaires ainsi que quelque 4 000 objets issus de leur production. Dans ce quatrième corpus, dont l'originalité tient à ce qu'il repose sur la parole des ayants droit eux-mêmes, se retrouvent des fiches d'artistes et des objets répertoriés, des diapos, des œuvres d'artistes regroupées dans des cahiers à anneaux, des dossiers offrant des descriptions minutieuses de chaque œuvre inventoriée. Ces dossiers contiennent une biographie détaillée de l'artiste ainsi que des épreuves photographiques de l'ensemble de son œuvre. On y trouve également des copies d'articles de revue ou d'extraits de volumes traitant de la notion d'art populaire, ainsi que le livre *Pour passer le temps. Artistes populaires du Québec*, fruit de cet inventaire dont il fait la synthèse et analyse toute la portée. J'ai publié ce volume en 1985 en collaboration avec René Bouchard, Bernard Genest et Francine Labonté.



Jean Simard interrogeant Roger Ouellette (1916-1999)
 au cimetière de Sainte-Agnès de Charlevoix en préparation de l'ouvrage
Pour passer le temps. Artistes populaires du Québec, publié en 1985
 Photo : Bernard Genest

Le Grand Héritage

« Le Grand Héritage », mon cinquième corpus, découle d'un événement plutôt exceptionnel : la venue au Québec du pape Jean-Paul II, en 1984. *Le Grand Héritage*, c'est aussi le titre d'une exposition qui s'est tenue au Musée du Québec la même année pour souligner la place de l'Église catholique dans notre histoire nationale, à l'occasion de la visite pastorale du pape en nos murs. J'avais reçu le mandat de préparer cette exposition, une commande passée par Pierre Lachapelle, directeur du Musée du Québec. En cours de route, devant l'ampleur que prenait le projet, ce dernier a plutôt été scindé en deux expositions et deux livres : un volet sur l'art religieux comme grand héritage dans l'évolution de l'art québécois ; et l'autre volet sur l'histoire de l'Église catholique et son apport à l'évolution de la société du Québec, dont j'ai assumé la responsabilité spécifique. Plein de chercheurs diplômés ont œuvré avec moi à l'occasion de ce marathon qui a duré un an, en 1983. Yves Beauregard, Mario Béland, Yves Chèvrefils, Jacques Couture, Sylviane Jeanson, Martine Roberge ont travaillé d'arrache-pied. Le résultat net des courses a été la parution, en aval, d'un livre publié sous ma direction, *Le Grand Héritage. L'Église catholique et la société du Québec*, en collaboration avec Gaston Carrière, Marie-Aimée

Cliche, Ronald Gosselin, Sophie-Laurence Lamontagne, Guy Laperrière et Nive Voisine (1984). Mais aussi, en amont, la constitution d'un corpus renfermant nombre de documents reliés à l'administration du projet. Le corpus contient des dossiers documentaires sur les pratiques religieuses, sur le costume religieux, sur l'Église catholique du xvii^e au xx^e siècle, ainsi que des documents iconographiques illustrant l'enracinement de l'Église catholique au Canada français et son rayonnement à travers le monde.

L'art religieux des routes du Québec

Par-delà l'inventaire des croix de chemin déjà évoqué, il y avait aussi une pléthore d'autres lieux de culte populaires – des milliers littéralement – qui parsemaient le paysage québécois. Sanctuaires de pèlerinage, chapelles de procession, niches et statues diverses, calvaires et croix de chemin marquent l'espace géographique d'une empreinte sacrée indélébile. Je trouvais que le patrimoine religieux égrené sur l'ensemble de notre territoire constituait un dépôt significatif de notre culture et qu'il fallait mieux le connaître pour mieux l'évaluer et le comprendre. Personne ne s'intéressait à ça. Deux projets, commandités par le ministère des Affaires culturelles, ont particulièrement enrichi ce sixième corpus sur les lieux de culte. Encore une fois, mes classes du cours « Pratique ethnologique » allaient être mises à contribution pour la réalisation de ces deux projets. D'une part, l'étude et l'interprétation du cimetière et de la vieille église anglicane (1841) abandonnés le long de la route de Springbrook, dans le canton de Frampton, dans la Beauce, qui constituaient les derniers témoignages matériels accessibles d'une communauté humaine dispersée, sinon disparue. Les résultats de cette étude ont été colligés dans un volumineux rapport de 206 pages intitulé *Cimetière et communauté des anglicans de Springbrook* (1986) dont le ministère des Affaires culturelles tira deux brochures, l'une en français, l'autre en anglais, rédigées par Anne-Marie Poulin, l'une des étudiantes qui faisait partie de l'équipe d'enquêteurs comprenant également Marie-Claude Chagnon, Yolande Bruneau, Nathalie Lampron, Lise Tessier et Christiane Noël⁷. D'autre part, un inventaire, mené à la grandeur du Québec, qui a permis de recenser les quelque 5 203 lieux de la religion populaire qui meublent l'espace québécois (1985-1991).

Ce dernier projet, tant par son ampleur géographique que par la fragilité de ses témoins matériels, visait rien de moins que l'analyse patrimoniale des lieux de culte populaires de chacune des régions du Québec. Dans ce dernier cas, les données du Macro-inventaire du patrimoine ethnologique, effectué par le ministère des Affaires culturelles entre 1977 et 1982, furent passées au crible. D'autres sources complémentaires ont également été mises à profit :

7. *Un héritage anglican. L'église Christ Church à Frampton et An Anglican heritage. Christ Church in Frampton*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1989, 16 p.



François Brault photographant une stèle d'un cimetière anglican abandonné sur la route de Springbrook, dans le canton de Frampton, en Beauce, 1986

Source : Fonds Jean Simard

relevés photographiques aériens, corpus des croix de chemin du Québec, monographies paroissiales. Le corpus contient des dossiers documentaires constitués de fiches descriptives de chaque lieu de culte inventorié par l'équipe de recherche, constituée de Martine Roberge, Yolande Bruneau et Anne-Marie Poulin. Chaque dossier est classé par comté municipal (ancienne division remplacée aujourd'hui par la MRC) ; chacun renferme aussi un tableau récapitulatif des lieux de culte populaires du comté. Et de tous ces tableaux accumulés, se dégage une typologie générale des lieux de culte populaires qui a servi à faire des recommandations pour une protection sélective des biens culturels, à la satisfaction du milieu demandeur.

Sauvegarder l'immatériel

Le dernier et septième corpus porte sur un très vaste chantier symbolique, en raison de la communauté religieuse visée, l'une des plus vieilles communautés religieuses fondatrices du Québec (1639), les Augustines de la miséricorde de Jésus, et de l'objet de l'enquête, soit l'inventaire du patrimoine immatériel des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. Sur les bons conseils de sœur Nicole Perron, responsable du musée de la congrégation, et l'une de nos étudiantes en muséologie, on avait convenu de retenir, à titre d'informatrices, les noms de dix religieuses, d'âges divers, mais dont la moyenne se situait aux alentours de 79 ans, d'origines variées, mais issues de la région de Québec, la plupart venant de la campagne, et soit choristes ou converses à leur entrée dans la communauté, pour participer aux enquêtes et être, en somme, les personnes enquêtées. Une équipe de sept étudiants – Nicole Bourgault, Denis Croteau, Véronique Dupont, Véronique



Jean Simard avec sa classe de « Pratique ethnologique »
 chez les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, en 1997,
 lors d'enquêtes portant sur le patrimoine immatériel de la communauté
 Source : Fonds Jean Simard

Labonté, Karine Laviolette, Madeleine Pastinelli, Sophie Pomerleau – s'est partagé les enquêtes orales auprès de ces dix informatrices. Les enquêtes, réalisées dans les murs du monastère du 4 au 25 mars 1997, ont porté sur leur récit de vie, de la petite enfance jusqu'à leur vocation actuelle, en insistant toutefois sur cinq thèmes principaux : l'appel, la formation, la vie commune, la spiritualité et la vie d'infirmière.

L'appel de Dieu, en quoi consistait-il ? Ç'a toujours été un mystère pour moi que quelqu'un consacre sa vie à être célibataire, à être pauvre et à vivre sous l'autorité d'un supérieur. Quelle est donc la nature de cet appel ? Alors, on a interrogé les sœurs sur l'appel de Dieu qu'elles avaient reçu. Ensuite, sur le rituel fort ancien et aujourd'hui tellement étrange à nos yeux de leur entrée en communauté. Et puis, on sait que les Augustines sont à la fois des femmes actives et contemplatives, qui ont Marthe et Marie pour patronnes, Marie pour l'adoration et Marthe pour le travail. D'où le fait qu'elles soient aussi sœurs choristes, soit celles qui allaient au chœur et devenaient infirmières, ou sœurs converses, soit celles qui faisaient des œuvres serviles

comme la cuisine, le lavage et le jardinage. Et puis, quelle a donc été leur vie en communauté, à la fois comme hospitalières et comme femmes de religion ? Elles étaient cloîtrées bien qu'hospitalières, emmurées dans leur monastère et confinées dans leurs prières bien qu'en contact intime avec les malades dans leur hôpital, avec les corps, la nudité, toutes choses en principe qui rebutent un religieux. Il y avait donc urgence à consigner cette mémoire dans un corpus d'enquêtes orales modèles qui aident à préserver un patrimoine immatériel et matériel qui reflète 379 ans de vie spirituelle.

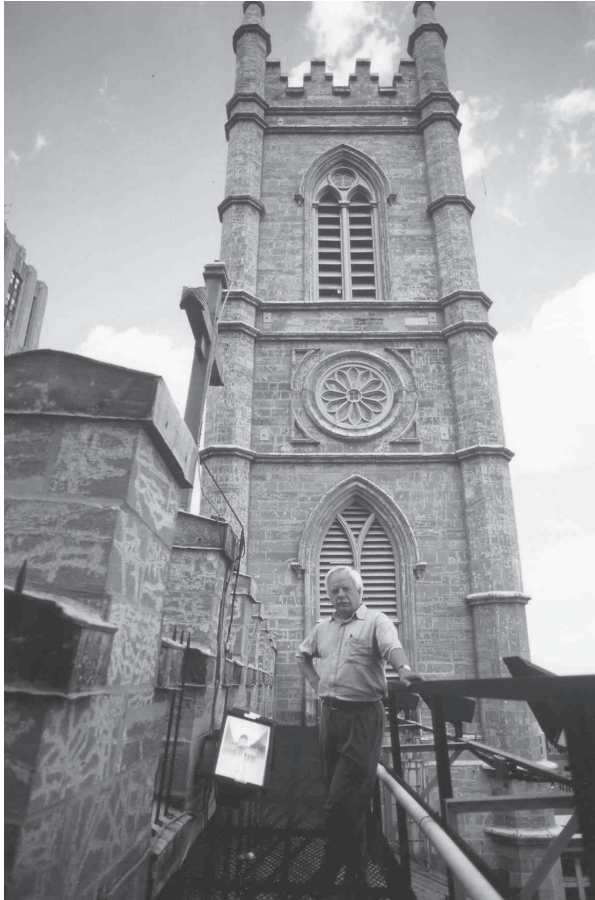
IV. Penser autrement l'ethnologie

Toute catégorisation a pour fin de rendre intelligible un certain réel sans prétendre l'épuiser dans sa totalité. La décennie qui suivra, celle des années 1980, avec, elle aussi, des pointes chronologiques qui débordent ce découpage de l'esprit, m'a conduit, souvent par des chemins de traverse où l'inattendu frappe parfois à notre porte, à penser autrement l'ethnologie. Le corps des années 1980 a été tatoué, si je puis utiliser cette image très contemporaine, par l'effervescence des actions dans des lieux d'expression souvent hors du livre, comme avec l'audiovisuel, et dans l'univers des musées. J'étais tenté fortement, du moins en avais-je le goût profond, d'explorer de nouvelles approches de transmission des savoirs et des savoir-faire qui passeraient par une pédagogie populaire, vivante, près du public. Comme la radio, la télévision, le film, les expositions !

Les arts sacrés

J'ai déjà glissé un mot, plus tôt, sur mon livre *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*. Celui-ci, je dois le rappeler, a été le fruit d'une première incursion dans le domaine des médias. En effet, le livre est issu d'une série radiophonique, *Le Matin de la fête*, présentée au réseau français de la radio de Radio-Canada durant l'été 1976. Il s'agissait d'une série de quinze émissions d'une heure chacune, animée par le célèbre et très regretté père Émile Legault et réalisée par Jean-Charles Déziel. Mais j'aimerais raconter, à titre d'autre exemple aussi instructif, mon association avec François Brault. Au début des années 1980, François avait entrepris, avec Michel Lessard, un vaste projet, financé par la Société Radio-Canada et l'Office national du film du Canada, de réaliser une série de films sur les arts sacrés au Québec (1982-1987). Ses films devaient porter aussi bien sur les anges dans l'art québécois ou sur la broderie d'art chez les Ursulines que sur l'architecture religieuse au Canada.

François avait donc réuni autour de lui plusieurs chercheurs pour écrire les scénarios et textes de ses documentaires, dont Michel Lessard, John Porter, Luc Noppen, Laurier Lacroix, moi et plusieurs autres. Il m'avait demandé en



Jean Simard sur les toits de l'église
 lors du tournage, en 2003, du film documentaire de François Brault
La Basilique Notre-Dame de Montréal
 Photo : François Brault

particulier, en 1985, de me pencher sur un scénario de film sur les calvaires et les croix de chemin et, en 1986, sur un autre à propos des chemins de croix. J'ai écrit ces deux scénarios à partir des modèles qui m'avaient été confiés – des modèles probablement élaborés par Michel Lessard⁸ – et qui m'ont permis d'apprendre les ficelles du métier, notamment l'art d'écrire un scénario de film documentaire de 30 minutes destiné à la télé. Avec ces deux thèmes-là, croix de chemin et chemin de croix, s'est amorcée entre nous une longue et fructueuse collaboration, d'autant plus que nous avons, François et moi, des vues convergentes sur les arts sacrés saisis dans leur contexte

8. Michel Lessard, « Le Temps des sucres. De l'expérience familiale au regard ethnocinématographique », *Rabaska*, vol. 15, 2017, p. 127-128.

fonctionnel. Une fois ses films terminés, il m'a dit : « il faudrait bien faire un livre sur les arts sacrés. » Comme un jour René Bouchard m'avait dit : « Il faudrait bien faire un livre sur la religion populaire. » Je lui ai répondu : « Oui, certainement. » Ça tombait bien pour moi parce que j'avais une année sabbatique qui se profilait à l'horizon (1988).

Ainsi, pendant presque un an, tous les matins, dès 8 h jusqu'à midi et demi, je me suis attelé à la tâche de rédiger un ouvrage de synthèse sur le patrimoine religieux. Comme point de départ, j'avais pour m'aider les 24 scénarios de films déjà réalisés par François et écrits par plusieurs spécialistes. Ces textes comportaient de nombreuses références d'appoint auxquelles j'ai ajouté des recherches publiées pour étayer l'ensemble. J'ai conçu alors un plan de l'ouvrage qui se déployait en deux grandes parties, l'une centrée sur les arts de l'Église elle-même, architecture, sculpture, peinture, arts décoratifs. Et l'autre, inspirées par mes propres recherches depuis 1972 et consacrées à la paroisse, à l'art du paysage et de la maison. J'ai gardé pour le livre le titre, *Les Arts sacrés au Québec*, parce que c'est celui que François avait choisi pour sa série de films. Autrement, j'aurais plutôt appelé ça *L'Art religieux au Québec* parce que telle était mon ambition, dès les débuts de ma carrière scientifique, de m'occuper d'art religieux de la Nouvelle-France et du Québec. Mais peu importe, ç'a été un magnifique projet. Je bénéficiais en effet de la collaboration de François qui rapportait de toutes ses pérégrinations filmiques des milliers de photos, mises en outre gratuitement à ma disposition. De plus, je trouvais dans ces photos les éléments dont j'avais besoin pour écrire cette histoire de l'art savant à laquelle je rêvais depuis si longtemps. Mais j'y retrouvais surtout une véritable imagerie de l'âme du Québec qui me permettait encore plus d'embrasser et d'inclure dans cette vision des arts sacrés toute la dimension ethnologique du patrimoine religieux populaire. Avec comme résultat des courses, la publication, en 1989, par l'éditeur de Mortagne, d'un très beau livre, illustré d'environ 300 planches couleur de François.

Comme l'écrira par la suite François, notre « rarissime convergence d'intérêts et d'objectifs » allait se poursuivre et nous conduire, chemin faisant le long de notre amitié, à visiter ensemble la plupart des cimetières du Québec. Quelques années plus tard, François ayant déjà réalisé une couple de films sur *Le Cimetière paroissial* (1982), *Memento te - Stèles et croix de cimetière au Québec* (1982) et son admirable essai filmique, *Miroir de la vie et de la mort* (1986), nous allions tirer de cette expérience une synthèse sans précédent, un livre illustré par pas moins de 360 photos couleur sur le patrimoine funéraire des cimetières, porteur de sens pour les vivants et, comme le dit l'écrivain Jean O'Neil, véritables « archives de la vie » (*Cimetières. Patrimoine pour les vivants*, 2008).

Des musées qui gagnent leur vie

Il faut préciser que, durant toute cette période-là, la question de faire de l'ethnologie autrement me préoccupait déjà depuis longtemps. Plus précisément, entre autres dans le domaine muséal, à compter de 1983, à partir du moment où j'ai été associé à la réflexion entourant la mise sur pied d'un musée international des religions à Nicolet, dédié aux grandes religions traditionnelles du Québec, catholique, protestante et juive. Un comité d'implantation, présidé par Michel Lessard et composé de Catherine Elbaz, Benoît Lacroix, Anne MacLaren et moi-même, avait été formé à la demande de la Corporation du Musée d'histoire, d'art et d'ethnographie religieuse de Nicolet pour produire un rapport sur la question (*Musée des religions. Rapport d'implantation*, 1983). Nous avons travaillé certainement une bonne année pour peser le pour et le contre des considérants de l'avenir d'un musée des religions.

D'abord, pourquoi un musée des religions ? En 1983, lorsqu'on a fait ce travail, le projet de créer un tel musée bousculait déjà les idées reçues. L'art religieux tel qu'on l'imaginait était plutôt condensé dans les églises, le long des chemins, dans les presbytères ! Il fallait y voir surtout le signe laissé dans les esprits par la Révolution tranquille. Le religieux était en effet en perte de vitesse et son avenir déjà imaginé dans les musées, mais associé davantage à l'art savant que restitué dans son contexte fonctionnel et vivant. Et pourquoi un musée des religions à Nicolet ? L'expression n'est pas trop forte, Nicolet est à la religion au Québec ce qu'Épinal est à l'imagerie en France ! Nicolet, c'est une forteresse historique religieuse dans les champs, l'un des principaux centres de l'histoire de la culture religieuse au Québec. Beaucoup de communautés religieuses y sont regroupées, comme les Carmélites ou les sœurs de L'Assomption. Les prêtres du Séminaire de Nicolet sont issus pour leur part d'un des plus vieux collèges québécois, le troisième en date (1803) après Québec et Montréal. Notre rapport sur le *Musée des religions de Nicolet*, remis en 1983, exposait selon moi les bonnes raisons qui militaient pour la création d'un tel musée. Celui-ci a finalement vu le jour en 1986 et a été installé en 1991 dans son bâtiment actuel, plus adapté à ses besoins.

Dans ce rapport, je signalais également des pages où j'élaborais mes réflexions sur la problématique des collections associées à la vie des musées. Faire une exposition, c'est une autre manière d'écrire des livres et de communiquer avec le public. Mais, de l'avis même des muséologues, et ça vaut pour Nicolet comme pour tout autre musée, il n'y a pas de musée sans collection et un musée se définit essentiellement par l'objet. On peut nuancer le propos, mais, chose certaine, un musée c'est d'abord et avant tout un lieu d'archives. Il faut archiver les objets, comme on archive des

documents, comme on archive des témoignages. Un musée est un lieu rempli d'originaux irremplaçables. Et quand on met sur pied un musée consacré aux religions, ça prend des objets qui relèvent des religions, des objets concrets, réels, authentiques. La vie d'un musée doit être oxygénée par des collections irremplaçables et inaliénables. Un bel exemple de collection réussie est certainement celle des Augustines. La communauté a su mener à bien, avec « discernement » pour emprunter à son vocabulaire religieux, l'un des plus imposants projets de restauration patrimoniale au Canada. Les sœurs ont dû au préalable prendre conscience de leur patrimoine. Définir leur véritable collection, à partir des objets de leurs douze monastères-hôpitaux disséminés sur le territoire québécois, des objets qui étaient comme des dépôts rocheux, comme des couches sédimentaires laissées en leurs murs par le passage de centaines de leurs sœurs depuis 1639. Pour en arriver à se dire à elles-mêmes et au monde : « Voici notre collection, notre trésor, la collection des Augustines ».

Un autre bel exemple de collection systémique, possédant une structure propre et constituant un tout organique, concentré sur un seul volet de la production de l'homme, celui de l'habitant canadien-français, c'est la collection Robert-Lionel Séguin. J'ai brièvement rencontré M. Séguin en 1979 dans le monde enchanté de ses collections de Rigaud. Il avait le dessein de convertir ces dernières en une vaste collection muséale de premier ordre, construite scientifiquement et bien documentée, pour qu'elle reflète le visage d'une histoire, la civilisation rurale traditionnelle du Québec. Le recteur de l'UQTR à cette époque, Gilles Boulet, nous avait mandatés cette année-là, Michel Lessard, Paul Carpentier et moi-même, pour en évaluer la valeur et, ce faisant, jeter les assises d'un éventuel musée des arts et traditions populaires à Trois-Rivières. Le musée consacré à l'œuvre de sa vie sera finalement inauguré en 1996, 14 ans après son décès survenu en 1982.

Tant qu'à poursuivre sur cette réflexion, j'aimerais aussi parler de l'œuvre originale de mon ami Cyril Simard, le fondateur des économusées. En 1982, au décès de monseigneur Félix-Antoine Savard, Cyril « hérite » de la direction de la Papeterie Saint-Gilles fondée par l'illustre écrivain, en 1965, à Saint-Joseph-de-la-Rive. Voyant dans cette œuvre « un musée qui gagne sa vie », il tire de la gestion de ce laboratoire une thèse présentée en 1986 à Laval, « L'Économuséologie : essai d'ethnologie appliquée », qui contiendra en germe tout le réseau international des économusées tel qu'on les connaît aujourd'hui. On discourait beaucoup à ce moment-là, Jean-Claude Dupont, qui dirigeait sa thèse, Cyril et moi, des porteurs de traditions qui puissent être mis en valeur par des institutions qui s'autofinancent. À la lumière de nos échanges, Jean-Claude était de plus en plus persuadé que



Atelier Paré, Économusée de la sculpture sur bois, Sainte-Anne-de-Beaupré
 Lancement, en 2011, en présence des dignitaires de la région, de l'opuscule
 rédigé par Suzanne Marchand,
Alphonse Paré. Toujours... entre l'arbre et l'écorce, 2011
 Photo : Lawrence Cassista

Cyril était en train d'élaborer un concept qui donnerait une nouvelle vie à l'ethnologie. Nos vues sur cette aventure naissante concordaient si bien, Cyril et moi, qu'il m'a fait l'honneur en 1992 de m'associer à la création des économusées, de me nommer ensuite au conseil d'administration de la Verrerie La Mailloche, enfin de m'inviter à cosigner l'acte de constitution de la Fondation des économusées. Je lui ai rendu à mon tour hommage en rédigeant un portrait de lui paru, il y a quelques années, dans *Rabaska* (2011).

De cet épisode de ma carrière, également en 2011, je garde un très beau souvenir. Il est rare en effet qu'un geste soit posé en même temps pour l'honneur, le devoir et la fidélité, ce qu'il m'a plu de faire à l'intention de mes amis Françoise Lavoie, Cyril Simard et Suzanne Marchand, qui tous ont collaboré à la célébration de la mémoire d'Alphonse Paré à l'Économusée de la sculpture sur bois de Sainte-Anne-de-Beaupré. D'abord l'honneur parce que, bien sûr, Françoise m'a invité à écrire les premières et les dernières lignes d'un opuscule rédigé par Suzanne et auquel Françoise rêvait depuis 1985⁹, 1985 étant l'année où elle achetait, avec son compagnon de vie Scott Kingsland, l'Atelier Paré. Ensuite le devoir de mémoire, en raison du fait qu'Alphonse Paré a poursuivi sur la Côte-de-Beaupré une tradition de sculpture sur bois vieille de trois siècles, mais qu'il a su renouveler.

9. Suzanne Marchand, *Alphonse Paré. Toujours... entre l'arbre et l'écorce*, Préface et postface de Jean Simard. Sainte-Anne-de-Beaupré, Les Amis du Musée Alphonse Paré, 2011, 61 p.

La fidélité, enfin, puisque Françoise et Cyril m'ont associé dès 1994 à la transformation de l'Atelier en économusée, tandis que, l'année d'après, Suzanne rédigeait, pour le compte de la Société québécoise d'ethnologie, dont j'étais alors le conseiller scientifique, une présentation du patrimoine ethnologique de la Côte-de-Beaupré¹⁰, où prenait tout naturellement place le nouveau maillon de la chaîne des économusées.

Mon aîné, mon mentor, mon ami

Je voudrais dire un mot maintenant sur le père Benoît Lacroix dont j'ai évoqué le nom tantôt, qui fut un être d'exception. Je l'ai connu dans le tournant des années 1970, au moment où il a entrepris son virage de médiéviste vers l'étude de la religion populaire des Québécois. Il avait la conviction que le Moyen Âge était inscrit en nous et dans notre filiation avec le Régime français, à travers nos croyances, nos coutumes et nos rites religieux. Il a voulu mieux les cerner et les étudier en fondant le Centre d'études des religions populaires et en organisant une série de colloques annuels, interdisciplinaires et internationaux sur l'étude des religions populaires, qui s'échelonnèrent de 1970 à 1982. Celui de 1982 fut tenu à l'Université Laval. Comme toujours, le père Lacroix a fait appel à des partenaires locaux pour structurer le programme, dont Jean-Paul Montminy, Fernand Dumont et moi-même. Les actes qui ont clôturé ce dernier colloque furent publiés sous notre direction commune au père Lacroix et moi (*Religion populaire, religion de clercs ?* 1984).

Ç'a été une grande croisade, cette étude de la religion populaire, qui aura suscité entre lui et moi des échanges fructueux, des conversations passionnantes, beaucoup d'amitié, souvent à l'occasion de nos voyages ensemble, entre Québec et Montréal. Je l'ai toujours considéré comme mon aîné et mon mentor, parce qu'il organisait de main de maître tous ces colloques en faisant appel à beaucoup de ressources, européennes entre autres. Il était vraiment un prédécesseur dans un champ d'études qui me stimulait intellectuellement, mais où, avant de le connaître, je me retrouvais plus souvent seul qu'autrement. Il a été pour moi, certainement, un phare, une lumière, un compagnon de route inestimable. Parce qu'avec lui, je pouvais dialoguer sur différentes choses, notamment mes enquêtes. Le père Lacroix ne se livrait pas à autant d'enquêtes que moi j'en faisais à cette époque et il m'a écrit souvent de belles lettres à ce sujet pour me féliciter d'apporter de l'eau à son moulin ! À propos de mon dernier livre sur les cimetières, il m'a écrit des choses très touchantes, très émouvantes. « Les Cimetières... », me dira-t-il, Quel livre ! [...] c'est un classique sous toutes

10. Suzanne Marchand, *Le Patrimoine ethnologique de la Côte-de-Beaupré*, dans *Bulletin de la Société québécoise d'ethnologie*, vol. 18, n° 1, septembre 1995, 86 p.

ses formes : les textes, la perspective, les photos ». Une très belle lettre que je garde précieusement. Je lui ai succédé en 1991 au fauteuil numéro 7 de la Société des Dix et c'est lui qui m'a présenté, en 1995, lors de mon élection à la Société royale du Canada.

Mais j'ai surtout appris, du père Lacroix, le toucher de l'âme, je veux dire par là la vérité des sens, l'odorat, l'ouïe, la vue, dans l'expérience religieuse, la matérialité de l'âme dans le poids des médailles, le culte des images, la souffrance des béquilles, appris qu'intelligence et sensibilité, science et intuition, théorie et terrain devaient faire bon ménage pour que la « vraie vérité » jaillisse. L'exemple de cet homme de cœur et de foi me guidera toujours.

V. L'heure des bilans

Les années 1990 et leur prolongement vers le XXI^e siècle ont surtout été marquées par la publication de livres qui rendaient compte du résultat des travaux que j'avais entrepris dans les années 1970. La boucle se refermait et je revenais ainsi à ma mission première, être un marqueur scientifique de notre culture. À cet égard, je me suis réclamé souvent – oublions un moment l'intention politique de son auteur – d'une formule de Mao Zedong sur le rôle des intellectuels, cité par Malraux dans ses *Antimémoires* (Gallimard, 1967) : « enseigner aux masses avec précision ce que nous avons reçu d'elles avec confusion ». La formule peut paraître prétentieuse, mais j'y voyais résumées en un formidable condensé la place particulière et la démarche spécifique de l'ethnologie au sein des sciences humaines. Cueillir des savoirs auprès de leurs détenteurs, les remettre en ordre au moyen de l'analyse scientifique et les redonner aux enquêtés en privilégiant leur participation, me semblait un impératif de nature éthique. Autant l'ingénieur ne peut plus aujourd'hui gérer des projets de construction sans s'inquiéter de leurs impacts environnementaux, autant l'ethnologue ne peut plus faire abstraction de la culture signifiée par ses ayants droit. Deux livres en particulier ont représenté pour moi la somme de mes réflexions sur ce qui a motivé mes recherches-actions tout au long de ma carrière : *Les Arts sacrés au Québec* (1989) et *Le Québec pour terrain. Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux* (2004).

Regards sur une trentaine d'années de recherche

La publication de ces deux livres a été propice à un tel examen. Dans un cas, *Les Arts sacrés*, je m'expliquais sur mon retour à l'histoire de l'art après quinze ans de travaux sur l'art et la religion populaires. Le fil conducteur de ce renouement avec un domaine qui m'était cher est dû en grande partie à ma collaboration à la série documentaire de François Brault sur les arts

sacrés, dont j'ai parlé précédemment. Le livre qui en a découlé traite de toutes les périodes de leur développement et de leur transformation formelle dans le temps, revues et corrigées par le prisme de l'ethnologie. Dans l'autre cas, *Le Québec pour terrain*, je jetais un regard rétrospectif sur une trentaine d'années de recherches et de publications, qui furent réunis en volume sous l'initiative de mon ami Lothar Wolf, professeur à l'Université d'Augsbourg, en Allemagne. Font partie de ce dernier livre mes articles publiés dans *Les Cahiers des Dix*, société savante fondée en 1935 à laquelle j'ai appartenu de 1991 à 1999 et dont je fus le secrétaire à partir de 1995, succédant ainsi à Claude Galarneau, mon ancien professeur. Outre lui, j'ai été entouré de plusieurs grands acteurs de l'histoire du Québec, notamment Raymond Douville, André Vachon, le jésuite Lucien Campeau, le bénédictin Guy-Marie Oury, Roger Le Moine, Pierre Savard, Gilles Gallichan, Michel Lessard, Marcel Moussette, Fernand Harvey, ce dernier me succédant à titre de secrétaire, fonction qu'il occupe toujours.

Pour en revenir à Lothar, je l'avais connu par l'entremise de Céline quand j'étais étudiant à Strasbourg, fin des années 1960. Les jeunes étudiants allemands en linguistique romane – Lothar faisait partie de ce groupe – avaient l'habitude de venir à Strasbourg au mois de mars pour perfectionner leur connaissance de la langue française. On les appelait les « marsiens », tant leur visite constituait un rituel fixé d'avance au calendrier, un peu comme les étudiants ontariens défilent chez nous en hiver, à Québec, lors des vacances scolaires. Nos liens se sont donc développés très tôt et renforcés par la suite par nos relations aussi bien amicales que scientifiques, lui venant séjourner plusieurs fois au Québec pour alimenter ses recherches ou collaborer à notre revue¹¹, moi répondant souvent à ses invitations de présenter à ses collègues et étudiants de Heidelberg et d'Augsbourg des conférences sur le Québec. Lothar, qui dirigeait une collection, « *Canadiana Romanica* », éditée par Niemeyer à Tübingen, en Allemagne, me dit un jour, alors que je le visitais chez lui : « Jean, ce serait intéressant si tu pouvais réunir tes meilleurs articles sous forme d'un manuscrit qu'on pourrait publier. » Le projet a donc pris la forme qu'on lui connaît, c'est-à-dire ce volume édité simultanément en Allemagne et au Québec qui m'aura permis de mesurer le chemin parcouru dans ma carrière scientifique.

Un cheminement que j'ai voulu décrire en caractérisant les années 1970, 1980, 1990 et suivantes de mon action par des mots clés gravitant autour d'un certain nombre de notions scientifiques : archives, enquêtes, inventaire, recherche-action, terrain. Faire notre métier, c'est quoi au juste ? Essentiellement, après avoir pénétré dans le for intérieur d'autrui par nos

11. Lothar Wolf, « À propos de la genèse de l'accent des Québécois », *Rabaska*, vol. 9, 2011, p. 199-208.

enquêtes de terrain, entrer à notre tour comme scientifique dans notre for intérieur pour réfléchir sur le matériel collecté. Car cette cueillette des savoirs auprès de leurs détenteurs, leur mise en ordre par les chercheurs, ne constituent en soi que la moitié de la tâche de l'ethnologue. L'autre moitié, aussi exigeante, c'est de donner une interprétation réorganisée de ces savoirs à ceux qui nous les ont confiés, les ayant droits de leur culture, les véritables titulaires des droits d'auteur, avec leur participation et sous une forme qui leur convienne. C'est le sens de la démarche bouclée qui définit la recherche-action. En ethnologie, la personne n'est pas que le point de départ, elle est aussi le point d'arrivée. Pour dire les choses telles qu'elles sont, j'ai été façonné par une histoire, une religion et un milieu qui ont promu des valeurs beaucoup plus collectives qu'individuelles. Sans doute par tempérament aussi bien que par héritage de valeurs, je me suis tourné vers une carrière d'ethnologue engagé sur le terrain, en faveur du « destin concret des personnes », comme disait Fernand Dumont.

Un de mes étudiants au doctorat, Yves Lacourcière, préparait à cette époque une thèse sur l'avenir d'un patrimoine bâti en déperdition. À l'instar de la méthode en travail social, il abordait la sienne comme une entreprise de recherche-action. Selon son approche, les porteurs de tradition dans le champ des métiers de la construction, dans le domaine du bois, de la pierre, du métal, devaient être eux-mêmes les agents de préservation du patrimoine bâti. Une idée très forte qui rejoignait l'intuition de Cyril Simard sur les économusées. À son contact, il m'est apparu clairement à l'esprit que ma démarche scientifique était toute orientée dans cette direction et que je voulais continuer sur cette voie. En somme, la recherche-action est devenue pour moi comme un engagement personnel au service des communautés étudiées, et un engagement public aussi en faveur du patrimoine religieux du Québec.

Voilà, sur ce dernier point, un patrimoine considéré comme l'un des plus marquants de notre présence en Amérique du Nord. Allions-nous assister passivement à sa liquidation à cause du vieillissement de notre population, de l'abandon des pratiques religieuses, de la fermeture de nos couvents et églises ? En est-il des églises et de leurs trésors comme des gens qui les fréquentent : les morts prennent-ils là aussi le dessus sur les vivants ? Cyril Simard, devenu entre-temps président de la Commission des biens culturels du Québec en 1988, m'avait invité à y siéger à titre de commissaire, de 1990 à 2000. Fort de notre convergence d'idées en la matière, Cyril avait insisté pour me confier, en 1994, le pilotage d'un groupe de travail chargé de réfléchir sur l'avenir du patrimoine religieux et d'esquisser des orientations pour demain. Nourri de ces réflexions et de nombreuses autres enrichies à la lumière de plusieurs consultations et colloques, j'ai publié une monographie

sur *Le Patrimoine religieux au Québec* (1998), qui en décrivait l'envergure et formulait dans cette foulée des principes d'action pour la conservation d'un héritage vieux de quatre siècles d'histoire. J'en suis très fier.

L'engagement « Au pays des miens »

En 2000, l'année de ma retraite, après une carrière professorale de 28 ans passées à l'Université Laval, je décide de quitter la ville et d'aller vivre en région avec ma compagne Nicole Bourgault, à Sainte-Louise, dans la région de Saint-Jean-Port-Joli d'où elle était native. Et là, je l'avoue, le sort m'a bien favorisé. Saint-Jean-Port-Joli, un village de créateurs, un milieu éclairé, voulait fêter ses 325 ans. Comme on savait que j'avais à mon actif quelques livres, les organisateurs m'ont invité à prendre la responsabilité d'une publication commémorant les 325 ans de la municipalité. Je venais juste de lire *Portraits de Saint-Jean-Port-Joli* de Gaston Deschênes qui terminait son ouvrage publié en 1977 en écrivant, et je le cite de mémoire en ces termes : « Je viens de vous raconter une histoire qui s'arrête ici. Le reste vous appartient et c'est à vous de prendre maintenant la parole et d'écrire la suite. »

Alors, j'ai pris le témoin qu'on me donnait et j'ai continué la course. Comme la Municipalité s'engageait à publier le livre, j'ai formé une équipe d'enquêteurs avec qui j'ai convenu qu'il fallait départager Saint-Jean-Port-Joli en dix zones de peuplement. Notre plan de travail prévoyait des enquêtes à mener dans les zones ciblées, selon des caractéristiques propres à chacune, ainsi qu'à prendre des photos des personnes et du milieu à l'étude. Les enquêteurs se sont rendus sur place et ils ont rencontré des personnalités que nous avions sélectionnées en fonction de leur capacité à nous livrer beaucoup d'informations. Tous nos enregistrements ont ensuite été remis à Monique Miville-Dechênes, originaire de Saint-Jean-Port-Joli, auteure, compositrice, interprète, comédienne et écrivaine bien connue. Monique a reçu toutes ces enquêtes, les a écoutées et elle a tiré de tout ce matériel des récits de vie qui composent la moitié du volume – dont elle a donné le titre – qu'on projetait de faire, tandis que l'autre moitié portant sur les familles du village a été rédigée par le généalogiste Michel Dumais.

Ce livre a paru en 2001, sous le titre *Au pays des miens. Récits de vie et généalogie de Saint-Jean-Port-Joli*. Je suis très content de ce livre-là parce qu'il m'a introduit dans la vie du village et de la région, et qu'il a rendu possible par la suite la parution d'autres ouvrages très appréciés par la communauté. Entre autres, la réédition de *Ma Paroisse*, une monographie historique écrite par Gérard Ouellet en 1946, et le tapuscrit de J.-Arthur Fournier, *Mémorial de Saint-Jean-Port-Joli*, rédigé en 1923. Toutes ces publications m'ont soudé au milieu et c'est tant mieux si j'ai pu ainsi faire



Jean Simard, membre honoraire du Musée de la mémoire vivante
 recevant son certificat des mains d'Edwin Bourget, président de la Corporation
 Philippe-Aubert-de-Gaspé, Judith Douville, administratrice et chargée de projet
 Photo : Jean-François Blanchette, 2015

bénéficiaire la communauté de mon expérience en matière de rédaction et d'édition. C'est une aventure qui se poursuit encore aujourd'hui avec le Musée de la mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli qui m'a accueilli dans son comité scientifique.

Je ne saurais oublier non plus l'action que j'ai menée plus récemment dans ma patrie d'accueil avec mes collègues de la Société québécoise d'ethnologie en vue d'obtenir de la municipalité de Saint-Jean-Port-Joli le statut de « citation » pour le Domaine Médard-Bourgault, statut accordé en 2017 en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel du Québec. Dans la suite, nous avons organisé une grande fête au restaurant La Boustifaille de La Roche à Veillon, à Saint-Jean-Port-Joli, pour honorer dix héritiers de Médard Bourgault, initiateur de la grande tradition québécoise de sculpture sur bois en taille directe.

L'ethnologie de l'Amérique française

Au pays des miens – ce beau titre – me rattache aussi à ma famille scientifique, l'ethnologie, et à mes amis de parcours, collègues et étudiants, qui ont donné à ma carrière tout son sel. J'en veux pour preuve cette aventure



Jean Simard et André-Médard Bourgault

dans la cuisine de la maison où son père, Médard, a élevé ses seize enfants.

Séance de travail avec Jean-François Blanchette (prenant la photo)

Photo : Jean-François Blanchette, 2016

scientifique sans équivalent dans les annales québécoise et canadienne, la création et la production annuelle depuis 2003 de la revue *Rabaska*. Je tiens à dire, et à lui rendre cet hommage, que le fondateur, principal animateur et véritable artisan de cette revue, depuis les tous débuts jusqu'à aujourd'hui, c'est Jean-Pierre Pichette. Avec d'autres collègues, nous avons créé en 1975, pour concerter et rassembler le milieu de l'ethnologie, la Société québécoise d'ethnographie et de folklore, devenue au fil du temps l'actuelle Société québécoise d'ethnologie. Mais nous éprouvions quand même depuis des lustres la nécessité de nous doter d'une revue propre aux ethnologues, qui puisse défendre et illustrer le patrimoine du Québec et de l'Amérique française, de la vieille Acadie à la Nouvelle-Angleterre et à la Louisiane jusqu'aux plaines de l'Ouest colonisées par Riel, à la grandeur d'un continent en somme que les explorateurs français du XVII^e siècle, les *Voyageurs canadiens* du XIX^e siècle et les locuteurs français d'aujourd'hui ont marqué profondément de leur empreinte. Jean-Pierre a réalisé à bout de bras ce projet qui perdure depuis ses origines sans aide gouvernementale.

Et dont la qualité de la publication rayonne aujourd'hui dans le monde de la recherche ethnologique hors des frontières du Québec et du Canada. Jean-Pierre a très bien expliqué la vision qui nous animait dans le premier numéro de la revue¹².

Comment ne pas évoquer enfin cette longue chaîne de camaraderie et de complicité qui a culminé, en point d'orgue, avec l'attribution du Prix Gérard-Morisset que je recevais, le 1^{er} novembre 2017, dans l'enceinte du Salon rouge de l'hôtel du Parlement à Québec ? Je pense bien sûr à René Bouchard qui a initié cette démarche et en a jeté les bases essentielles avec toute la belle amitié qu'il me porte, ainsi qu'à Yves Bergeron, aujourd'hui titulaire de la nouvelle chaire en muséologie de l'UQAM, qui m'a fait l'honneur de s'y associer avec générosité. Mes remerciements vont aussi à tous ceux et celles qui ont apporté sans réserve leur concours et leur soutien à ma candidature, entre autres mon cher et regretté ami Lothar Wolf, mon mentor vénéré le père Benoît Lacroix et sœur Marie-Marthe Bailly, ma complice des communautés religieuses au sein de la corporation Mission patrimoine religieux. Je salue chaleureusement mes amis et collègues du conseil d'administration de la Société québécoise d'ethnologie, au premier chef Jean-Pierre Pichette, le maître d'orchestre de la présentation de mon dossier de candidature. Il a été secondé dans sa tâche par Suzanne Marchand et Louise Décarie, que je remercie de tout cœur. Je ne saurais non plus oublier les personnalités du monde de l'ethnologie qui ont appuyé ma candidature : Bernard Genest, mon premier étudiant à la maîtrise et plus ancien collaborateur, d'abord à titre d'assistant d'enseignement et de recherche puis de responsable des inventaires du patrimoine ethnologique au sein du ministère de la Culture et des Communications ; Philippe Dubé, qui avait aussi préparé sous ma direction une maîtrise et, devenu professeur de muséologie à l'Université Laval, m'associa à son enseignement au Diplôme d'études supérieures spécialisées en muséologie ; Michèle Paradis, mon assistante dans la préparation de l'ouvrage accompagnant l'exposition *Le Grand Héritage* présentée par le Musée du Québec à l'occasion de la visite du pape Jean-Paul II en 1984, et qui fut dans la suite directrice du Musée des religions du monde à Nicolet, puis directrice du Musée québécois de culture populaire à Trois-Rivières ; Cyril Simard, qui m'a entraîné à sa suite dans les travaux de la Société du réseau Économusée et de la Commission des biens culturels dont il était respectivement le fondateur et le dynamique animateur dans les années 1990 ; Jean-François Simon enfin, professeur émérite d'ethnologie et directeur honoraire du Centre de recherche bretonnes et celtiques de l'Université de Bretagne Occidentale à Brest. Dans cette longue chaîne de

12. Jean-Pierre Pichette, « Présentation », *Rabaska, revue d'ethnologie de l'Amérique française*, n° 1, 2003, p. 7-9.

camaraderie et de complicité, je tiens enfin à souligner la présence de ma compagne Anne-Marie Poulin qui fut dans les années 1980 ma première collaboratrice dans l'inventaire et l'étude des lieux de culte populaires.

Et depuis lors, nous portons tous bien haut ce flambeau qui illumine et donne un sens à notre science, l'ethnologie, que nous pratiquons avec détermination, rigueur et fierté, pour le bénéfice de nos compatriotes et pour notre société.



Jean Simard, récipiendaire du Prix Gérard-Morisset 2017

recevant le Prix du Québec de la ministre de la Culture et des Communications, Marie Montpetit, au Salon rouge de l'hôtel du Parlement, le 1^{er} novembre 2017

Photo : Éric Labonté, 2017

Bibliographie

Livres

1976. *Une iconographie du clergé français au XVIII^e siècle. Les dévotions de l'École française et les sources de l'imagerie religieuse en France et au Québec.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976, xxiii-264 p., ill., bibliogr., index.

1979. *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*. En collaboration avec Jocelyne Milot et René Bouchard. Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec » 46, 1979, x-309 p., bibliogr., index, ill.
1984. *Le Grand Héritage. L'Église catholique et la société du Québec*. En collaboration avec Gaston Carrière, Marie-Aimée Cliche, Ronald Gosselin, Sophie-Laurence Lamontagne, Guy Laperrière et Nive Voisine. Québec, Musée du Québec, 1984, 209 p., 232 ill.
1985. *Pour passer le temps. Artistes populaires du Québec*. En collaboration avec Bernard Genest, Francine Labonté et René Bouchard. Québec, Les Publications du Québec, « Cahiers du patrimoine » 17, 1985, 186 p., bibliogr., index, 194 ill.
1989. *Les Arts sacrés au Québec*. Photographies de François Brault. Boucherville, Éditions De Mortagne, 1989, 319 p., 294 ill., bibliogr., index.
1994. *Les Croix de chemin du Québec. Inventaire sélectif et trésor*. En collaboration avec Jocelyne Milot. Québec, Les Publications du Québec, « Patrimoines-Dossiers » 90, 1994, 510 p., 225 ill.
1995. *L'Art religieux des routes du Québec*. Québec, Les Publications du Québec, 1995, 56 p., 88 ill.
1998. *Le Patrimoine religieux au Québec. Exposé de la situation et orientations*. Québec, Les Publications du Québec, 1998, 55 p., 52 ill.
2004. *Le Québec pour terrain. Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux*. Québec, coédition Les Presses de l'Université Laval, « Les Archives de folklore » 28, et Tübingen, Niemeyer, « Canadiana Romanica » 20, 2004, v-242 p., photographies, tableaux, cartes, index.
2008. *Cimetières. Patrimoine pour les vivants*. En collaboration avec François Brault pour les photographies, René Bouchard, Jean-Yves Bronze, Fleur Ferry, Serge Gagnon, Bernard Genest, Lorraine Guay, Thérèse Labbé, Pierrette Maurais, Jacques Rousseau et Marthe Taillon pour les textes. Québec, Les Éditions GID, 2008, 451 p., 350 photographies, la plupart en couleur, cartes, dessins, glossaire, bibliogr.

Direction et codirection d'ouvrages collectifs

1980. *L'Interdisciplinarité au département d'histoire*. Québec. Université Laval, Institut supérieur des sciences humaines, « Sciences de la culture » 6, 1980, 298 p.

1984. *Religion populaire, religion de clercs ?* En collaboration avec Benoît Lacroix. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, « Culture populaire » 2, 1984, 444 p.
1985. *Profession ou vocation ? La pratique ethnologique.* Dossier spécial de la revue *Ethnologie*, Québec, Société québécoise des ethnologues, 1985, 22 p.
1987. *L'Ethnologie au Québec.* Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1987, 64 p.
1990. *Annuel de l'ethnologie 1989.* Société québécoise des ethnologues, Québec, juin 1990, vol. 13, n° 2, 93 p.
1991. *Annuel de l'ethnologie 1990.* Société québécoise des ethnologues, Québec, octobre 1991, vol. 14, n° 4, 96 p.
1993. *Annuel de l'ethnologie 1991-1992.* Société québécoise des ethnologues, Québec, mai 1993, vol. 16, n° 2, 83 p.
1999. *Les Églises et les chapelles de Portneuf.* Comité multisectoriel du patrimoine religieux de Portneuf et Municipalité régionale de comté de Portneuf, 1999, 75 p.
2001. Monique Miville-Deschênes et Michel Dumais. *Au Pays des miens. Récits de vie et généalogies de Saint-Jean-Port-Joli.* Ouvrage publié dans le cadre des fêtes du 325^e anniversaire, sous la direction du comité d'édition présidé par Jean Simard. Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2001, 333 p., ill., index.
2011. Suzanne Marchand. *Alphonse Paré. Toujours... entre l'arbre et l'écorce.* Préface et postface de Jean Simard. Sainte-Anne-de-Beaupré, Les Amis du Musée Alphonse Paré, 2011, 61 p.
2014. *L'Avenir des cimetières.* Actes du colloque organisé par la Fédération Écomusée de l'Au Delà en collaboration avec la Société québécoise d'ethnologie, 2014, 81 p. : www.ecomuseedelau-dela.net.

Prix et distinctions

1990. Médaille Luc-Lacourcière 1989. CÉLAT, Université Laval, Québec, 1^{er} juin 1990.
1995. Membre de la Société royale du Canada.

1996. Prix Hommage, Comité francophone d'Icomos-Canada, 8 novembre 1996.
2000. Membre émérite de la Société des Dix.
2002. Membre du Cercle du recteur, Université Laval.
2005. Prix Marius-Barbeau. Association canadienne d'ethnologie et de folklore, 20 mai 2005.
2010. Prix littéraire Philippe-Aubert-de Gaspé. Salon du livre de la Côte-du-Sud, Saint-Jean-Port-Joli, 6 novembre 2010.
2014. Prix Étienne-Chartier du Patriote de l'année décerné par la Société des Québécoises et des Québécois de Chaudière-Appalaches.
2015. Membre honoraire du Musée de la mémoire vivante, Saint-Jean-Port-Joli.
2017. Prix Gérard-Morisset. Les Prix du Québec 2017.